

# *LES AMIS DE GEORGE SAND*

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)  
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres  
Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris  
Courrier et Secrétariat : Amis de George Sand - Mairie de Montgivray - 36400 Montgivray  
Tél : 02 54 30 23 85. Courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr  
Site internet : [www.amisdegeorgesand.info](http://www.amisdegeorgesand.info)



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association *Les Amis de George Sand* a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 1987 Les Amis de George Sand

# LES AMIS DE GEORGE SAND

Publié avec l'aide du Centre National des Lettres

## GEORGE SAND ET L'AMÉRIQUE



*Le chef Huron,  
vu par Maurice Sand*

# LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de  
la Société des Gens de Lettres  
Subventionnée par la Ville de Paris

8, rue Coutureau — 92210 - SAINT-CLOUD

## Bureau

Président  
Vice-Présidentes

Georges Lubin  
Aline Alquier  
Jeannine Tauveron  
Bernadette Chovelon  
Henriette Kell

Secrétaire Générale  
Trésorière

## Conseil d'administration

Mme Aline Alquier — Mme Mizou Baumgartner — M. Thierry Bodin —  
Mme Brosse-Giran — Mme Maud Chassignet — Mme Anne Chevereau —  
Mme Bernadette Chovelon — M. Georges Lubin — Mme Francine Mallet  
— M. Jacques Marillier — Mme Jeannine Tauveron.

## Cotisations :

Membres actifs	80 F
Membre bienfaiteur	120 F
Membre d'honneur	200 F

Les chèques (bancaires ou postaux) doivent être libellés au nom de  
*l'Association des Amis de George Sand.*

Envoyer les chèques bancaires à Mme Kell, 31, rue Lepic, 75018 Paris.  
Compte de chèques postaux n° 5738-72 LYON.

Prix : 40 F

## SOMMAIRE

Georges LUBIN	L'Amérique dans la vie et dans l'œuvre . . .	3
Joseph BARRY	Comment l'Amérique accueille l'œuvre . . .	8
Anne CHEVEREAU	Un article inachevé de George Sand . . . . .	12
Georges LUBIN	George Sand et les féministes américaines . .	16
David A. POWELL	Les recherches sandiennes aux Etats-Unis . .	18
Joyce CARLETON	Maurice Sand au Nouveau Monde . . . . .	20
Ruth JORDAN	La berceuse de Chopin . . . . .	29
Jeanine GRINBERG	Témoignage d'un contemporain (Maxime Du Camp) . . . . .	31
Manifestation au jardin du Luxembourg . . . . .		34
<b>Manifestations diverses</b> . . . . .		36
<b>Publications</b> . . . . .		38
<b>La vie de la Société</b>		
Bernadette CHOVELON	Assemblée générale . . . . .	43
<b>Les illustrations :</b>	<i>Album de dessins de Maurice Sand (B.H.V.P., Photos J.-L. Charmet)</i>	
Couverture . . . . .	« <i>Le chef Huron, mon ami</i> » . . . . .	
Hors-texte entre les pages 24 et 25	<i>Chicago et ses attelages</i> <i>Diverses tribus indiennes</i> <i>Le camp du général Mac-Dowell</i> <i>Des squaws</i>	

VIII<sup>e</sup> CONGRES INTERNATIONAL

# George Sand

28 juin - 2 juillet 1988

VILLE DE LA CHATRE - HOFSTRA UNIVERSITY

*Les huitièmes rencontres Internationales George Sand, organisées par l'association « Friends of George Sand » de l'Université d'HOFSTRA (U.S.A.) auront lieu pour la première fois en France, du 28 juin au 2 juillet 1988, à LA CHATRE, près de NOHANT.*

*Les personnes intéressées peuvent se renseigner à l'adresse suivante :*

8<sup>e</sup> Congrès International George Sand  
Hôtel de Ville  
36400 LA CHATRE  
Tél. 54.48.53.03

*pour connaître les programmes, les conditions et tous renseignements complémentaires.*

*Préciser également s'il s'agit d'une demande de conférence, ou seulement d'une participation en auditeur.*

*Les inscriptions aux conférences seront acceptées jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre 1987, les textes devant être remis au plus tard le 10 janvier 1988.*

*Pour les participants non conférenciers, les inscriptions seront closes au plus tard le 15 janvier 1988. Il est utile de répondre rapidement, les possibilités d'hébergement étant assez limitées.*

*Le Président du Comité George Sand*

## DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS

NOM ..... PRENOM .....

ADRESSE .....

TELEPHONE .....

PROFESSION .....

CONFERENCIER .....

*(souligner la participation choisie)*

AUDITEUR

Secrétariat : CONGRÈS G. SAND HOTEL DE VILLE 36400 LA CHATRE

## L'AMÉRIQUE DANS LA VIE ET DANS L'ŒUVRE

George Sand n'a jamais mis les pieds sur le sol du Nouveau Monde, mais n'a-t-elle pas été tentée de le faire ? Comptons pour rien un propos en l'air qu'elle nous rapporte en racontant son enfance : « Si ma mère ne veut pas de moi, quelque jour je partirai, j'irai au bout du monde, je verrai l'Etna et le mont Gibel, j'irai en Amérique, j'irai dans l'Inde. » Combien d'enfants ont ainsi, après une punition injuste, formé des projets de fuite et de fugue oubliés le lendemain !

Plus sérieuse certainement, une intention exprimée en 1836, alors qu'elle plaide contre son mari, et que la perte du procès risque de lui enlever ses deux enfants : « Je m'étais assuré par emprunt une somme de dix mille francs avec laquelle j'étais résolue à enlever mes enfants et à fuir en Amérique si la déplorable requête était prise en considération. » Très sérieuse en tout cas la recherche d'information qui se manifeste en 1852, après le Coup d'Etat, et que nous connaissons par une lettre de sa fille Solange : J'ai vu hier Sumner<sup>1</sup>, il se met en course aujourd'hui pour t'avoir des renseignements exacts. Il ne voudrait pas t'embarquer dans une ennuyeuse chose comme Valdemosa. » Confirmation trois mois plus tard : « J'ai de grandes envies de m'en aller en Amérique. »

L'Amérique terre d'asile, terre d'aventure, terre de richesse, par-dessus tout terre de liberté : voilà ce que les Etats-Unis, en particulier à cause de leur régime politique, ont été pour les Européens au XIX<sup>e</sup> siècle. Ils ont servi de repoussoir aux nations dans lesquelles royauté ou dictature pesaient sur le sort des hommes. Ils ont été un grand phare brillant au-delà de l'Océan, inaccessible pour beaucoup et d'autant plus désiré. Pour les Français, on se souvenait avec un certain orgueil d'avoir soutenu les Insurgents, même si l'aide apportée avait eu des intentions plus ou moins pures, fortement inspirées par le désir d'affaiblir notre vieille ennemie héréditaire, l'Angleterre, et de venger la défaite du marquis de Montcalm en 1759. La popularité de Lafayette, de Rochambeau, fut grande, celle de Franklin immense. Pour vous en donner une idée, par une lettre adressée au critique Sainte-Beuve, la jeune George Sand nous apprendra qu'elle avait le portrait de Franklin suspendu près de son lit, et qu'il avait fait ses délices jusqu'à vingt-cinq ans, sans doute par la lecture de ses **Mémoires**, et peut-être de l'**Almanach du Bonhomme Richard**. C'est donc Franklin le premier ami américain qu'ait eu notre romancière. Et ce ne sera pas le dernier.

On se forge toujours une certaine idée d'un pays, qu'il vous attire ou au contraire vous repousse. Comment ? par des lectures si l'on n'a pas sous la main de témoins oculaires. Nous ignorons, à part Franklin, les premières lectures de la jeune fille sur l'Amérique du Nord. Par contre, la correspondance ainsi que le catalogue de la bibliothèque nous renseignent sur celles que l'écrivain a pu faire plus tard. On y découvre pêle-mêle **Uncle Tom's Cabin** de Mrs Beecher-Stowe, **The Scarlet Letter**, de Nathaniel Hawthorne, une longue liste de titres de Fenimore Cooper, les **Œuvres sociales** de William Ellery Channing<sup>2</sup>, les **Essays** de Ralph Waldo Emerson, la plupart des œuvres d'Edgar Poe (dans la traduction de Baudelaire), et un livre de George Catlin, le peintre des Indiens, **Letters and notes on the manners, customs and conditions of the North American Indians**.

Cette liste n'est pas limitative, il s'en faut de beaucoup sans doute, car

le catalogue de la bibliothèque est très incomplet. Et puis il faudrait savoir ce que George Sand a lu d'auteurs américains et d'ouvrages européens sur les Américains dans les journaux et revues qui leur faisaient un large accueil. Songez que dans la seule **Revue des Deux-Mondes**, que George Sand a lue pendant quarante ans, il y a eu tant d'articles d'histoire, de politique, d'économie et de littérature consacrés aux Etats-Unis que la table des 43 premières années en contient une liste qui n'occupe pas moins de quatre pages. Successivement Jean-Jacques Ampère en 1853, Ernest Duvergier de Hauranne en 1865-1866 y ont publié de très longs récits de leurs impressions de voyage, Alfred Assollant en 1857-1858 des **Scènes de la vie des Etats-Unis** (qui se retrouvent en volume dans la bibliothèque). Bret Harte donne en 1872 des **Récits californiens**, en 1873 des **Récits de la vie américaine**. Gabriel Ferry, dont George Sand préfacera un ouvrage, y confie fréquemment des articles sur la région californienne. Une jeune femme, dont elle encourage les premiers essais, étudie, sous le pseudonyme de Th. Bentzon, les écrivains américains. On peut tenir pour assuré que George Sand a prêté à ces deux derniers auteurs une attention particulière.

N'oublions pas un ouvrage que Gustave de Beaumont, magistrat et diplomate, avait rapporté des Etats-Unis où il avait accompagné Alexis de Tocqueville en mission : **Marie ou l'esclavage aux Etats-Unis** (1835). Ce roman est l'histoire douloureuse d'une famille victime du racisme. Parfaitement blancs en apparence, mais ayant quelques gouttes de sang noir, les Nelson ne peuvent vivre en hommes libres, et, malgré les efforts d'un jeune Français amoureux de Marie, elle et son frère mourront sans avoir pu atteindre la rive canadienne du lac Huron où ils auraient été sauvés. Au tome III de la Correspondance on lit la belle lettre que George Sand adressa à l'auteur après avoir lu son livre, qui révéilla en elle sa compassion pour tous les persécutés.

Ne serait-ce pas Gustave de Beaumont qui a renseigné George Sand sur les Etats-Unis lorsqu'un prêtre de son entourage, l'abbé Rochet, prêt à jeter le froc aux orties, la consulte sur son projet d'expatriation ? Voici ce qu'elle répond :

« Quant à la vie que vous pouvez y mener [aux Etats-Unis] je crois qu'elle sera dans toutes les conditions de liberté possibles. Toutes les opinions, toutes les croyances, toutes les prédications sont autorisées dans ce pays-là, on les examine, on s'y intéresse même. Chaque novateur peut réunir autour de soi un certain groupe d'auditeurs tolérants et obligeants. Mais de cette liberté excessive naît la multiplicité des systèmes, et de cette multiplicité excessive l'indifférence la plus complète et la plus fâcheuse. Point d'unité, grand fléau pour une société et toutes les tendances de division, de désunion dans les cœurs et dans les esprits. Cette société fonctionne cependant comme une superbe machine bien montée et ceux qui ne voient que l'apparence en sont éblouis d'admiration. C'est que l'intérêt personnel, la cupidité et l'amour des jouissances matérielles réunissent en un seul faisceau bien serré les petits intérêts dont se compose l'action générale. On dort, on mange, on cause, on discute en Amérique avec une liberté sans égale, mais on n'y pense pas, on n'y croit pas, on n'y aime pas. Voilà ce que je peux vous dire de certain de ces Etats-Unis, si vantés, si riches, si spéculateurs, si libres et si agréables à voir au premier abord. Je ne vous dis point cela pour vous détourner d'y aller. Il y a toujours moyen d'y vivre, toute faculté, toute activité y trouve son emploi. Il peut être bon de connaître ce monde-là ; mais l'idéal n'y est pas et c'est en vain que vous cherchiez au temps où nous vivons, le royaume de Dieu sur la terre. »

Il y a lieu d'être surpris du passage : « On n'y pense pas, on n'y croit pas, on n'y aime pas. » Car enfin dans ces Etats-Unis de 1842 où vit Emerson,

où vient de mourir Channing, il semble que l'on **pense**. Si l'on en juge par la richesse, le foisonnement du mouvement religieux, il y a beaucoup de chances pour que l'on y **croie**, et davantage que dans notre Europe sceptique. Quant à **zimer...** est-il utile d'insister ? N'accusons pas George Sand d'avoir écrit là une sottise : c'est que, contrairement à ce qu'elle lui assure, elle veut dissuader l'abbé de sauter le pas, car elle le juge incapable, faute d'énergie et de persévérance, de s'adapter à une vie nouvelle.

Quelle est la place de l'Amérique dans son œuvre ?

Elle est minime dans les romans. Cependant, c'est en Amérique que Bernard de **Mauprat** ira se battre avec Lafayette. Dans quelle région ? en Virginie. Blessé à la bataille de Savannah, Bernard deviendra officier et sera chargé de rassembler les débris de l'armée du général Gates, le vaincu de Campden, avant de passer sous les ordres de Rochambeau. Il y est rejoint par deux autres personnages du roman, le comte de La Marche et le pittoresque Marcasse, qui avait pris « au pied de la lettre cette influence des idées qui devait traverser les mers et venir s'emparer des esprits sur notre continent. » George Sand a fort bien analysé les motivations d'un simple comme Marcasse qui dans son rêve voit une armée d'Américains descendre de nombreux vaisseaux en apportant l'olivier de paix et la corne d'abondance à la nation française. Il ne se trompait d'ailleurs que de siècle, puisque deux débarquements de soldats américains viendront plus tard sauver l'Europe.

Il y a dans les romans de George Sand beaucoup d'Italiens, de nombreux Anglais, mais je n'y vois, sauf erreur, qu'un Américain : le Richard Palmer d'**Elle et Lui**, qui n'a d'ailleurs pas de caractère spécifiquement américain.

Au cours des années 1844 et 1845, un peintre, voyageur et ethnologue originaire de Pennsylvanie, George Catlin, faisait une tournée sur notre continent avec cinq cents toiles (portraits, paysages, scènes de chasse, de danses), exécutées au cours de séjours dans quarante-huit tribus indiennes<sup>3</sup>. De Londres il vint à Paris, accompagnant une troupe d'Indiens Ioways. Les Parisiens furent très intéressés, et pas seulement les badauds bêtement curieux, mais des artistes comme Delacroix, des écrivains comme Baudelaire et George Sand. Celle-ci alla plusieurs fois à l'exposition, avec Chopin et Delacroix, entra en contact avec les Ioways, leur apporta des cadeaux. Elle les interviewa, et rédigea pour le recueil **Le Diable à Paris** que publiait Hetzel, un article intitulé « Relation d'un voyage chez les sauvages de Paris », illustré par son fils. Elle s'y montre pleine de compréhension et de délicatesse pour ces beaux Indiens dépaysés, elle parle d'eux sans la fâcheuse suffisance du blanc, si courante à l'époque ; elle rapporte sans moquerie les naïfs discours de l'orateur de la troupe, la « Pluie-qui-marche » ; elle compatit, prévenante, à la douleur de la jeune mère qui pleure son enfant, « l'Aigle-femelle-de-guerre-qui-plane » (cette malheureuse devait mourir peu après, et le sculpteur Préault lui éleva un assez extraordinaire monument au cimetière Montmartre). George Sand avait senti non seulement que les tableaux de Catlin, fixant les mœurs de groupes ethniques à un moment donné de leur existence, avaient un intérêt considérable pour les ethnologues, mais encore qu'au point de vue de l'art, ils étaient beaucoup plus importants que le public ne l'appréciait, en quoi elle se trouvait d'accord avec Baudelaire (une fois n'est pas coutume).

Quand parut **Uncle Tom's Cabin**, George Sand fut une des premières à le lire. Un tel ouvrage, qui connaissait d'ailleurs un énorme succès aussi bien en Europe qu'en Amérique ne pouvait la laisser indifférente, mais ce n'est pas le succès qui entraîne George Sand : c'est le constat, l'acte d'accusation implicite contre les bourreaux, contre la plaie de l'esclavage, le réquisitoire contre les émules des Mary Saint-Clair pour qui les Noirs ne sont que du bétail qui

parle. George Sand a dû pleurer à cette lecture, car l'émotion qui l'a submergée se voit dans la préface qu'elle a écrite pour une des traductions françaises de ce livre. Elle y prend comme toujours le parti du plus faible, de l'opprimé, du persécuté. Elle n'a jamais été de ces âmes patientes dont parle Shakespeare dans **Jules César** qui accueillent l'injustice avec un visage serein : « such suffering souls that welcome wrongs ». Elle n'hésite pas à appeler Mrs Beecher-Stowe une sainte et termine sa préface par une invocation : « Honneur et respect à vous, Madame Stowe. Un jour ou l'autre, votre récompense, qui est marquée aux archives du ciel, sera aussi de ce monde. »

Dans son article sur les Ioways, elle avait glissé une allusion au **Dernier des Mohicans**, preuve qu'elle avait lu un ouvrage de Fenimore Cooper à cette date. Mais correspondance et agendas nous apprennent qu'elle a dévoré beaucoup d'autres romans du même, **Satanstoe**, **le Lac Ontario**, **Œil de Faucon**, **le Corsaire rouge**, **Ravensnest**, etc.

Nous connaissons l'opinion de George Sand sur l'œuvre de Cooper, grâce à une préface qui lui fut commandée. Elle le trouve pur et naïf, bonhomme, de talent modeste, ennemi du beau style, et néanmoins poète, sachant impressionner le lecteur « par une grande justesse d'images et d'expressions ». Ses héros « sont les éclaireurs, les messagers et les missionnaires de la civilisation d'un grand peuple à travers le monde de la barbarie, et l'Amérique doit à Cooper presque autant qu'à Franklin et à Washington ». Eloge qui peut paraître excessif aujourd'hui, mais il faut toujours se remettre dans le contexte, et il est certain que les romans de Cooper, qui ont eu un nombre incroyable d'éditions et de traductions en Europe, ont beaucoup fait pour montrer aux étrangers l'Amérique du XIX<sup>e</sup> siècle sous un jour favorable et attirant. Ce qui frappe le plus George Sand, c'est l'attitude de l'auteur à l'égard des Peaux-Rouges d'une part, de la vie primitive d'autre part. « A ce blanc, initié aux délices du désert, il osa donner des amis parmi les sauvages. Le Mohican est aussi un grand type, et, en faisant de lui un allié de la race blanche et une sorte d'initié au christianisme, Cooper a pu, sans trop choquer l'orgueil de sa nation, plaider la cause de la race indienne. [...] par la voix tranquille mais retentissante du romancier, l'Amérique a laissé échapper de son sein ce cri de la conscience : « Pour être ce que nous sommes, il nous a fallu tuer une grande race et ravager une grande nature. » Tout le passage serait à lire (on le trouve dans le recueil **Autour de la table**). George Sand voit un symbole dans le fait que le héros de Cooper choisit d'aller vieillir et mourir chez les Pawnies. Il est bien évident que Bas-de-Cuir, alias Longue-Carabine, ou Pathfinder, ou Deerslayer, ami des sauvages, écologiste avant la lettre, est le porte-parole du romancier américain, qui a fait de lui en quelque sorte la conscience de sa nation.

Il n'est pas possible de passer sous silence le voyage que fit Maurice Sand, le fils de la romancière, en Amérique du Nord (Etats-Unis et Canada) en 1861, en pleine guerre de Sécession, à la suite du prince Napoléon (Jérôme). Ni les deux livres qu'il en rapporta : un volume d'impressions intitulé **Six mille lieues à toute vapeur**, un roman : **Miss Mary**. Le premier est un reportage, rapide, pittoresque, amusant souvent<sup>4</sup>. J'y cueille deux notations qui valent qu'on s'y attarde : 1<sup>o</sup> « S'il faut que l'Amérique soutienne et reconquière son unité au moyen de la guerre, adieu son système actuel de liberté ! Pressent-on déjà, dans les hautes régions de la politique, qu'une profonde atteinte portée à ces institutions va devenir inévitable ? » et 2<sup>o</sup> « Certes il y a ici des gens de mérite, mais il ne me semble pas qu'on les recherche et qu'on les apprécie, ou, si on les apprécie, on les craint. Interrogez qui vous voudrez sur un homme populaire et influent, on vous répond tranquillement : Grand esprit ? Non.

Homme habile ? Non. Cœur d'apôtre ? Non. Actions d'éclat, talents particuliers, services rendus ? Non. Pourquoi faire ? A quoi bon ? C'est un brave homme, c'est le premier venu, c'est tout ce qu'il nous faut. » Ces remarques sont d'un observateur sagace, et, pour qui regarde l'Amérique de l'extérieur, n'ont pas perdu toute actualité.

Voyons quels furent les amis et connaissances de George Sand qui étaient d'origine américaine. Je ne parle pas des amis inconnus et lointains qu'a tout écrivain important parmi ses lecteurs. Ceux-là furent nombreux, mais non chiffrables. Ceux qui ont été en relations personnelles sont chiffrables, mais peu nombreux.

Il y a George Sumner, grand voyageur, frère d'un homme politique, Charles Sumner. Elle l'a vu à Paris, et a correspondu avec lui. Il y a surtout l'avocat Henry Harrisse, installé à Paris, lié avec tout ce que la littérature et la politique comptaient d'esprits éminents à l'époque en France, lui-même érudit de valeur. Elle paraît avoir correspondu avec un traducteur, Francis G. Shaw, avec un écrivain, Margaret J.M. Sweat. Il semble qu'elle ait vu en France Mrs Margaret Fuller-Ossoli, qui a laissé des Mémoires. Enfin, dans ses dernières années, elle reçut à Nohant la visite de deux Bostoniens, Mr et Mrs Chamberlaine, ce qui donna lieu à un échange de lettres intéressantes.

Pour épuiser le sujet, il faudrait évidemment parler de la « fortune » de George Sand en Amérique, de la manière dont fut reçu son message, mais des contributions sérieuses à cet aspect du problème ont déjà été apportées par Howard Mumford Jones dans *American Literature* (January 1932), puis par C.M. Lombard dans un article en anglais publié par la *Revue de littérature comparée* (avril-juin 1966). Joseph Barry y apporte ici un utile complément.

Nos lectures, comme nos amitiés, s'ordonnent souvent en fonction de nos idéologies. On peut remarquer que les auteurs américains qu'a lus George Sand, ceux du moins que nous identifions et auxquels je joins un Français écrivant sur l'Amérique, sont pour la plupart des écrivains avec lesquels elle a des idées communes :

- Gustave de Beaumont : antiraciste
- George Catlin : antiraciste
- Fenimore Cooper : antiraciste
- Charles Sumner : pacifiste, antiesclavagiste
- William Ellery Channing : apôtre de l'antiesclavagisme

et Harriett Beecher-Stowe : qui mérite bien, et plus que tout autre, le même titre.

Cette convergence ne peut surprendre quand on connaît le hardi défenseur de la femme, du prolétaire, et en général de tous les opprimés.

Georges LUBIN

1. Sur George Sumner, grand voyageur et écrivain, voir notice au tome VII de la Correspondance.  
2. Voir dans ce Bulletin l'article d'Anne Chevereau.  
3. Cette collection est aujourd'hui conservée à la Smithsonian Institution à Washington. En 1963, le Centre Culturel américain à Paris en a exposé un choix.  
4. Voir ici même l'article de Joyce Carleton.

## COMMENT L'AMÉRIQUE ACCUEILLIT L'ŒUVRE

On oublie que George Sand dérangea. Terriblement. Rebroussons chemin vers l'Amérique puritaine où l'accueil critique et populaire fut renforcé par celui de l'Angleterre victorienne, dont les revues littéraires ont presque dominé l'ancienne colonie.

Écoutons à ce propos Henry James qui se disait, vers 1868, un vieux sandiste :

« The time was when Madame Sand's novels were translated as fast as they appeared, and circulated, half surreptitiously, as works delightful and intoxicating, but scandalous, dangerous, and seditious. To read George Sand in America was to be a socialist, a transcendentalist and an abolitionist<sup>1</sup>. » Nous pourrions ajouter un féministe avant l'heure.

D'abord George Sand était française, quand tout ce qui était français était supposé immoral. Puis, elle était femme... Ensuite, elle était associée avec le romantisme français, donc doublement suspecte. Enfin, ses attaques sur le mariage dans ses premiers romans ont choqué un public qui croyait encore, en grande partie, que même la lecture d'un roman était un péché. J'entends toujours mon professeur à l'Université de Michigan réciter avec délice cette litanie, qui figure au début de son article dans *American Literature* (janvier 1932), III, 389-407, « American Comment on George Sand (1837-1848). »

La première critique repérée par lui date de 1837 (cinq ans et six romans après *Indiana*). L'édition américaine de la *Foreign Quarterly Review* adoptait une attitude assez ironique, en remarquant qu'au moins depuis son divorce [sic] on aurait pu s'attendre à ce que George Sand « cesse ses attaques contre le mariage », même si elle continuait ses autres déclarations scandaleuses contre l'ordre moral et social. En 1839 Emerson, tout en appréciant dans *Indiana* des « choses merveilleuses », mentionnait « la maladie inhérente à l'esprit français » qui apparemment affligeait l'auteur<sup>2</sup>. La même année Sam Ward, dans une lettre à Longfellow, faisait un éloge moins conditionnel de George Sand.

« George Sand is superior to Balzac. It is inconceivable how the free genius of that woman gives birth to ideas of the highest order of masculine beauty, clothed in a language worthy of Rousseau [...] she displays none of the machinery à knowing eye can detect in Balzac<sup>3</sup>... »

Toujours en 1839, Mrs Louisa C. Tuthill conseillait à ses jeunes lectrices de *The Young Lady's Home* d'éviter « the debasing, corrupting pages of French fictitious writing<sup>4</sup> » dues à des romanciers comme Balzac, Paul de Kock et, bien sûr, George Sand.

Trois ans plus tard, Orestes Brownson, journaliste et catholique converti, trouvait George Sand supérieure à Victor Hugo en « mérites esthétiques et moraux », mais trop romantiquement mélancolique. Sûrement, concluait-il, Sand souffrait d'indigestion.

Le tournant est arrivé avec la traduction de *Consuelo* et sa publication dans la revue du fouriériste Brook Farm commune, *The Harbinger*, 1845-1847, soit le tournant pris par l'opinion plus ou moins populaire. Dans l'*American Literary Gazette*, 21 août 1847 : « This author is becoming daily better known and more widely appreciated in America and England than she was.

Her novels with all their faults, it cannot be denied, have found admirers among our best minds<sup>5</sup>. » Féministe, Margaret Fuller était convaincue que l'heure de George Sand sonnait, même pour les hommes.

Mais un homme, et non des moindres, qui nous rappelle Charles Baudelaire pour plus d'une raison, émit un autre son de cloche. Edgar Allan Poe trouvait l'œuvre de George Sand inconstante et irrégulière, où on pouvait lire « many an admirable sentiment amid a chaos of the most shameless and altogether objectionable fiction<sup>6</sup> ». Au contraire, Longfellow notait dans son journal en 1847 son impression des personnages de **Simon** comme « powerfully drawn characters, individual, dramatic, strong, » et, cinq ans plus tard, à propos de **La Mare au Diable** de George Sand, « a very charming village story, » ajoutant, « here and there her hot nature scorches the page<sup>7</sup> ». En 1847 aussi, un jeune journaliste nommé Walt Whitman exprimait pour la première fois dans le **Brooklyn Daily Eagle** son admiration (qui va croître comme l'herbe sauvage) pour notre George Sand.

Mais ne parlons-nous pas seulement des « happy few », parmi les hommes et surtout parmi les femmes ? Je crains que oui ; je crains d'avoir été un peu léger en décrivant l'année 1847 comme le tournant de l'opinion plus ou moins populaire. Il ne faut pas oublier qu'en ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les jeunes filles étaient, disons, surprotégées, et ne rêvaient que d'être femmes mariées, pour avoir le privilège de lire clandestinement **Indiana** et **Lélia**. Heureusement il y avait Julia Ward Howe pour nous le rappeler dans **Is Polite Society Polite ?** (1895). Les jeunes **gentlemen** de l'époque, raconte-t-elle, rentraient de l'Europe avec ces **naughty French novels**<sup>8</sup> et titillaient la curiosité de leurs sœurs et cousines :

« We heard also with a sort of terror of George Sand, the evil woman, who wrote such somnambulant books. We pictured to ourselves the wicked delight of reading them ; and presently some friend confidentially lent us the forbidden volumes, which our Puritan nurture and habit of life did much to render harmless and not quite clear in meaning<sup>9</sup>. »

Déjà dans un numéro de l'**Atlantic Monthly** de 1861 Mrs Howe (qui a écrit les vers très vertueux de l'hymne national **Battle Hymn of the Republic**) avait indiqué l'importance saillante, pour elle et d'autres comme elle, de George Sand. Elle se rappelle que dans sa jeunesse le nom même de George Sand signifiait « doubt, dread and enchantment<sup>10</sup> ». Elle continuait d'avoir des doutes en ce qui concerne les vues de George Sand à propos de l'institution du mariage, mais elle concluait que le grand écrivain français « responded to the dominant chord of the 19th century » en exaltant « individuality above society<sup>11</sup> ». Parmi les souvenirs les plus précieux de sa jeunesse, ajoutait Mrs Howe, se trouvait la lecture de **Consuelo**, « a real gift [which] no criticism could take away<sup>12</sup> ».

Avec raison Marie-Jeanne Pécile mentionne Walt Whitman parmi les tout premiers et importants écrivains américains qui s'intéressèrent au phénomène George Sand (v. **The George Sand Papers, Conference Proceedings, 1978**, Hofstra University, 1982, « George Sand et l'Amérique »). « Les affinités entre les deux écrivains sont nombreuses », remarque-t-elle. « Ils partageaient les mêmes opinions politiques et sociales. Tous deux militaient pour l'émancipation des minorités ethniques et sociales, qu'il s'agisse des Noirs ou de la femme... »

« Si Whitman partage les opinions et admire le courage de George Sand », continue Mme Pécile, « il apprécie également en artiste ses talents littéraires pour lesquels il a la plus grande admiration. Dans un essai intitulé **Génie [sic]** : Victor Hugo, George Sand, Emerson (1874), Whitman déclare

que la mesure et le contrôle sont de véritables tours de force en art. Il compare les trois écrivains sous cet aspect et il conclut que George Sand est meilleure romancière que Victor Hugo qui tombe trop souvent dans l'exagération :

« I like Madame Dudevant much better. Her stories are like good air, good associations in real life, and healthy emotional stimuli. She is not continually putting crises in them, but when crises do come they invariably go to the heart. How simply yet profoundly they are depicted, You have to lay down the book and give your emotions room<sup>13</sup>. »

Si Victor Hugo pêche par la démesure, en revanche Whitman estime qu'Emerson est trop prudent et trop sceptique et que cela nuit à son art. Seule, George Sand réussit à atteindre cet équilibre et à maintenir le juste milieu.

A l'âge de trente-quatre ans (comme j'ai essayé de l'expliquer ailleurs), Walt Whitman tomba par hasard sur **Consuelo**, « l'exemplaire de sa mère ». L'épilogue et les dernières pages changèrent sa vie, son langage, sa façon d'être. C'était déjà au **Compagnon du tour de France**, dont il a fait une critique favorable dans le **Daily Eagle** de Brooklyn, et surtout à ses illustrations, que Whitman a emprunté le costume de menuisier dans lequel il posa pour la première édition des **Feuilles d'herbe**.

Mais (c'est une Américaine, Esther Shephard, qui pose la question), « qu'est-ce qui fit de Whitman, un rédacteur classique, écrivant une prose conventionnelle et quelconque, bien que patriotique et haute en couleur, l'auteur de ce poème étrange **Feuilles d'herbe**, étrange et sauvage dans sa matière comme dans sa forme ? Et qu'est-ce qui transforma le journaliste irascible, souvent agacé et parfois injurieux... en ce chantre serein [en public], heureux et universel de l'amour ? » Sa réponse, de la longueur d'une thèse : l'épilogue de **Consuelo**.

« Mon nom est **homme** », chante le poète-musicien de George Sand dans ces dernières pages. A quoi Whitman faisait écho. « L'homme est libre, égal et frère », proclamait George. « Plus de maîtres, plus d'esclaves... C'est la France qui est la prédestinée des nations. » Whitman remplaça « la France » par « l'Amérique » dans sa poésie<sup>14</sup>.

A l'autre bout du spectre littéraire américain se trouve Henry James, né un quart de siècle plus tard. Il consacra dix longues études à « dear old George », plus qu'à n'importe quel autre parmi les grands écrivains français — Stendhal, Balzac, etc. —, dans ses deux recueils magistraux : **Notes on Novelists** (1914) et **French Poets and Novelists** (1908)<sup>15</sup>.

On pourrait, peut-être on devrait, sortir un important volume de ses observations et aperçus, dont ces échantillons :

« There is nothing that belonged to her time that she had not a personal emotion about. An emotion intense enough to produce a brilliant work of art... »

« Madame Sand will die but not her imagination.

« It is needless to go into biographical detail, this is because George Sand's real history, the more interesting one, is the history of her mind.

« On the one side it was a great mind, curious about all things, open to all things, nobly accessible to experience, asking only to live, expand, respond ; on the other side stood a great personal volition, making large exactions of life and society and needing constantly to justify itself stirring up rebellion and calling down revolution in order to cover up and legitimate its own agitation. George Sand's was a French mind, and as a French mind it had to theorize.

« [Her] abiding value will probably be in her having given her sex... the real standard and measure of change... [Women's] aim has been as yet comparably modest and their emulation low ; the challenge they have hitherto

picked up is but the challenge of the « average » male. The approximation of the extraordinary woman has been practically, in other words, to the ordinary man. George Sand's service is that she planted the flag much higher<sup>16</sup>... »

Mais, à ce propos, je préfère :

« The moral of George Sand's tale, the beauty of what she does for us, is not the extension she gives to the feminine nature, but the richness that she adds to the masculine<sup>17</sup>. »

Cette phrase sur la richesse qu'elle apporte à la nature humaine sonne et résonne dans mon esprit, car ce fut bien cette plénitude — je le répéterai *ad infinitum* — que sut nous enseigner notre George.

Joseph BARRY

1. « C'était au temps où les romans de Mme Sand étaient traduits aussi vite qu'apparus, et circulaient, à demi clandestinement, comme des ouvrages délicieux et enivrants, mais scandaleux, dangereux et séditionnels. Pour lire George Sand en Amérique, il fallait être un socialiste, un transcendantaliste et un abolitionniste. » (Cité in C.M. Lombard, « American Attitude Towards French Romantics, 1800-1861 », *Revue de Littérature comparée*, 39 (1965), pp. 358-371.

2. Cité in Lombard, « George Sand's Image in America, 1837-1876 », *Revue de Littérature comparée*, 40, (1966), pp. 177-186.

3. « George Sand est supérieure à Balzac. Il est surprenant de voir comment cette femme au libre génie a donné naissance à des idées de l'ordre le plus élevé de mâle beauté, revêtues d'un langage digne de Rousseau [...] elle ne recourt à aucune de ces complications d'intrigues qu'un œil averti peut déceler chez Balzac. » (Maude Howe Elliot, *Uncle Sam Ward and His Circle*, New York, Macmillan, 1938, p. 251).

4. « Les pages avilissantes et corruptrices des ouvrages français de fiction. »

5. « Cet écrivain est chaque jour mieux connu et plus largement apprécié en Amérique et en Angleterre qu'elle ne l'a été. Ses romans avec tous leurs défauts, on ne peut le nier, ont trouvé des admirateurs chez nos meilleurs esprits. »

6. « Plus d'une pensée admirable au milieu d'un chaos de fictions les plus éhontées et absolument choquantes. » (*The Works of Edgar Allan Poe* (Chicago, Stone, 1895 — « Byron », VII, p. 290).

7. « Caractères puissamment dessinés, individualisés, dramatiques et forts » — « une très charmante histoire villageoise » — « Ici et là sa personnalité ardente brûle la page » (Samuel Longfellow, *Life of Henry Wadsworth Longfellow*, London, Kegan, 1887, II, pp. 220-221).

8. « Ces méchants romans français. »

9. « Nous entendions aussi parler avec une sorte de terreur de George Sand, la mauvaise femme, qui écrivait de tels livres de somnambule. Nous nous représentions les délices pervers qu'on éprouvait à les lire ; et bientôt quelque ami nous prêtait les volumes interdits, que notre éducation puritaine et nos mœurs faisaient beaucoup pour rendre inoffensifs et dont le sens n'était pas tout à fait clair pour nous. »

10. « Doute, terreur et fascination. »

11. « Répondait à la tendance dominante du XIX<sup>e</sup> siècle en exaltant l'individu au-dessus de la société. »

12. « Un véritable cadeau dont nulle censure ne pouvait nous priver. »

13. « J'aime bien davantage Madame Dudevant. Ses récits sont comme l'air pur, de bonnes représentations de la vie réelle, et des ressorts de saines émotions. Elle n'y mêle pas en permanence des crises, mais quand viennent les crises, elles ne manquent pas d'aller droit au cœur. Avec quelle simplicité non exempte de profondeur sont-elles dépeintes ! Vous n'avez qu'à laisser le livre et donner libre cours à vos émotions. » (Walt Whitman, *The Uncollected Poetry and Prose* (New York, Macmillan, 1921, II, p. 53.)

14. Esther Shephard, *Walt Whitman's Pose* (New York, 1938, p. 17 et *passim*).

15. Cf. Marie-Jeanne Pécile, « George Sand et l'Amérique », *George Sand's Papers, Conference Proceedings, 1978, Hofstra University* (New York, AMS Press, 1982, pp. 180-189.)

16. « Il n'est rien de ce qui appartient à son temps qui ne lui inspire une émotion personnelle.

Une émotion assez intense pour produire une éclatante œuvre d'art... »

« Madame Sand mourra, mais non ce qu'elle a imaginé... »

« Inutile d'entrer dans le détail biographique, parce que l'histoire vraie de George Sand, la plus intéressante, est celle de son esprit... »

« D'un côté ce fut un grand esprit, curieux de toutes choses, ouvert à toutes choses, noblement accessible à l'expérience, demandant seulement à vivre, à s'épanouir, à réagir ; d'un autre côté se dressait une forte volonté personnelle, exigeant beaucoup de la vie et de la société, qui a constamment besoin de se justifier en poussant à la rébellion, appelant à la révolution de manière à couvrir et légitimer sa propre agitation. George Sand était un esprit français, et en tant qu'esprit français elle se devait de théoriser... »

« Sa valeur durable sera probablement d'avoir donné à son sexe son modèle véritable et sa capacité de changement... Le but des femmes a été jusqu'alors relativement limité et leur émulation réduite ; leur prétention n'a été que de s'aligner sur le mâle « moyen ». Arriver à la femme extraordinaire, c'était pratiquement, en d'autres termes, être au niveau de l'homme ordinaire. Le mérite de George Sand est d'avoir placé la barre beaucoup plus haut... »

17. « La moralité de l'histoire de George Sand, la beauté de ce qu'elle a fait pour nous, ce n'est pas l'extension qu'elle donne à la nature féminine, mais la richesse qu'elle ajoute à la nature masculine. »

## UN ARTICLE INACHEVÉ DE GEORGE SAND SUR LE PASTEUR BOSTONIEN W.E. CHANNING

En 1861, l'amour maternel exclusif de George Sand subit une épreuve qui perturbe sa sensibilité : alors que la famille séjourne à Tamaris<sup>1</sup>, Maurice décide de visiter l'Algérie. Au moment de rentrer, il rencontre inopinément, à Alger, le prince Napoléon Jérôme qui s'apprête à effectuer un périple aux Etats-Unis et qui lui offre de l'accompagner. Il s'empresse d'accepter cette flatteuse invitation.

La mère et le fils vont être séparés cinq mois : une éternité pour cette dernière, d'autant plus que le courrier met plusieurs semaines à lui parvenir. Les lettres de Maurice, rédigées sous forme de journal formeront la trame d'un récit de voyage publié sous le titre : **Six mille lieues à toute vapeur**. L'une d'elles, datée du 3 août 1861, déclenche chez George Sand une réflexion qui prend sous sa plume la forme d'un article qui ne sera jamais publié et demeure, du reste, inachevé<sup>2</sup>.

L'allusion faite dans la correspondance de Maurice « au régime actuel de liberté des Etats-Unis » répond dans l'esprit de la romancière à certains passages d'un « très beau livre » qu'elle vient de lire et qui pour elle « résume tout le cœur et toute l'intelligence de l'Amérique » : les **Œuvres Sociales de Channing**<sup>3</sup>.

On ignore comment cet ouvrage est venu entre ses mains ; peut-être est-ce un envoi de l'ancien précepteur protestant de Maurice, Jules Boucoiran<sup>4</sup>, ami et confident de la famille, hôte de Tamaris du 31 mars au 2 avril : il connaissait les sympathies de George Sand pour la Réforme et les contacts qu'elle avait liés avec des pasteurs et des intellectuels protestants.

Au moment où la romancière découvre l'œuvre de Channing, elle a depuis longtemps rompu avec l'appareil ecclésial du catholicisme trouvant que « toute forme arrêtée dans la pratique du culte... semble un obstacle entre Dieu et l'âme qui se connaît<sup>5</sup> ».

Sous l'influence de ses « maîtres à penser » Lamennais et Leroux, George Sand a fait son choix dans le dogme et « épuré » le Symbole des Apôtres.

Le Dieu auquel elle se réfère est une forme sublimée du Père éternel de son enfance, un Père infiniment bon pour sa créature. Dans les épreuves elle s'en remet « à la grâce de Dieu qui ordonnera de moi comme de nous tous, ce qu'il lui plaira. En ce monde ou en l'autre nous trouverons sa vérité, sa justice et sa bonté<sup>6</sup> ». Cette foi dans l'existence du Père elle ne la reniera jamais<sup>7</sup> : « Je n'ai jamais été si tranquille et si croyante... » écrit-elle en 1859<sup>8</sup>.

Rejetant l'enseignement de l'Eglise sur la divinité de Jésus, George Sand ne voit en lui qu'« un homme vénérable et adorable dont nous avons fait par idolâtrie un membre de la Trinité divine<sup>9</sup> » d'où le refus des dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption<sup>10</sup>, de la Résurrection<sup>11</sup>.

Elle ne reconnaît qu'un seul sacrement : le baptême ; elle croit à la vie future<sup>12</sup> mais n'admet ni la damnation éternelle, ni l'enfer.

S'étant ainsi placée en marge de la doctrine traditionnelle de l'Eglise, George Sand a conscience de ne plus avoir sa place dans le cadre d'une communauté ecclésiastique rigide. Aussi est-elle séduite, en découvrant Channing, par la liberté religieuse régnant outre-Atlantique qui permet à une famille

spirituelle — comme les Unitariens — d'affirmer sa singularité sans subir ni pression, ni rejet social.

Elle admire en premier lieu, la noble figure du pasteur<sup>13</sup> dont « la vie n'est pas celle d'un controversiste ou d'un philosophe ordinaire, partagée entre l'action et les recherches spéculatives, entre la composition littéraire, la prédication religieuse et l'existence de la famille » : une vie qui « met en lumière une des faces les plus curieuses de la société américaine »<sup>14</sup>.

Sur le plan religieux, les croyances de Channing et de George Sand offrent de nombreux points de concordance. L'un et l'autre refusent un Dieu trinitaire ; Jésus-Christ n'est qu'un médiateur envoyé par le Père qui l'a revêtu de la perfection divine.

La Rédemption n'est pas « une immolation, un rachat dont les effets se perpétuent à travers les siècles et qui tire la race humaine de l'abîme où le péché l'avait plongée, c'est uniquement un grand exemple de douceur et de patience donné aux hommes, c'est la confirmation, par la mort, de la divinité de la mission que Jésus-Christ est venu accomplir ici-bas »<sup>15</sup>.

La tare du péché originel est rejetée ainsi que le châtement éternel des pécheurs car, déclare le pasteur : « l'amour de Dieu est assez puissant pour couvrir la multitude des péchés par la multitude des miséricordes »<sup>16</sup>. Quant à la romancière, elle estime que « l'Eglise catholique... a consommé son suicide le jour où elle a fait Dieu implacable et la damnation éternelle »<sup>17</sup>.

A maintes reprises, George Sand a affirmé sa conviction de la perfectibilité de l'homme tout en se posant la question : « Pourquoi Dieu faisant l'homme perfectible et capable de comprendre le beau et le bien, l'a-t-il fait si lentement perfectible, si difficilement attaché au bien et au beau »<sup>18</sup>. La même idée est exprimée par Channing pour qui l'âme « n'est jamais satisfaite d'aucune de ses conquêtes... ses progrès mêmes la poussent à désirer une existence meilleure où les taches et les imperfections présentes disparaîtraient, où elle pourrait être utile, où elle serait unie aux êtres excellents qu'elle aime et digne de leur amitié »<sup>19</sup>.

S'élevant contre l'enseignement didactique de l'Eglise, George Sand estime que la foi ne saurait « se soumettre à la lettre sans le secours de l'esprit »<sup>20</sup>. Le pasteur est plus catégorique encore ; pour lui, la vraie religion n'est pas celle qui s'accorde avec la raison, mais celle qui en découle directement : « Dieu la révèle et en cela, elle est divine, mais la raison humaine l'interprète, la limite, la dégage des erreurs et des exagérations sacerdotales ; en cela elle est humaine »<sup>21</sup>.

Leurs convictions divergent cependant sur des points précis : — Channing croit à l'authenticité des Evangiles : « Ils sont écrits avec la simplicité et la richesse de détails qui n'appartiennent qu'aux auteurs familiers avec leur sujet, et ils trahissent les idées, les mœurs, les sentiments de l'âge dans lequel ils ont été composés. Comment d'ailleurs, auraient-ils pu retracer avec une aussi parfaite sûreté de touche, et un aussi constant accord, un caractère aussi extraordinaire que celui de Jésus<sup>22</sup> ? » George Sand n'accepte que l'Evangile de Jean<sup>23</sup> et encore le réinterprète-t-elle à sa façon.

— Elle nie les miracles qualifiés de « fables ». Channing en fait le point de départ de sa doctrine car nier le surnaturel c'est nier Dieu : « Comment admettre que Dieu n'ait pas le pouvoir de suspendre le cours des lois naturelles qu'il a créées en faveur de la créature qu'il a faite à son image et qu'il aime d'un amour infini comme lui-même<sup>24</sup>. » Du plus grand des miracles, la Résurrection du Christ par le Père, le pasteur tire l'argument majeur de l'immortalité

de l'âme : « Avant Jésus, elle demeurait à l'état d'hypothèse, de vague espérance, depuis sa résurrection, elle est devenue une glorieuse certitude <sup>25</sup>. »

Se projetant dans l'avenir, le pasteur et la romancière rêvent d'une Eglise rassemblant toutes les communautés spirituelles, dans un profond respect des croyances personnelles de chacun. Pour Channing, « la religion... n'est pas un nom, une formule, un symbole... c'est l'esprit de vérité qui opère sous toutes les formes et dans toutes les communions. L'Eglise est universelle, c'est la réunion de tous ceux qui étudient et pratiquent l'Évangile » <sup>26</sup>. Il précise : « Personne ne peut être excommunié que par lui-même en tuant la piété dans son cœur <sup>27</sup>. » George Sand approuve « cette admirable et excellente tolérance » qui « ouvre le temple unitaire de la foi et du salut éternel à tout homme, quel que soit son culte, qui veut y entrer avec une courte formule : J'aime Dieu et mon prochain dans l'esprit du Christ » <sup>28</sup>.

Les biographes de Channing sont unanimes à reconnaître l'éminence du rôle social et politique qu'il a joué tout au long de sa vie <sup>29</sup>. Il « n'est pas de ceux qui séparent la religion de la politique, ni de ceux qui placent les intérêts du monde et les intérêts du ciel, les vérités divines et les vérités humaines sur deux lignes parallèles qui ne se rencontrent jamais » <sup>30</sup>. Ce jugement pourrait s'appliquer à George Sand : tous les problèmes concernant l'éducation, le perfectionnement moral, l'élévation des classes les plus déshéritées trouvent en elle le même écho. L'un comme l'autre concrétisent leur engagement par des actes de philanthropie désintéressés et des publications tendant à sensibiliser l'opinion aux injustices sociales par trop criantes.

Antiesclavagiste convaincu, Channing lance un appel aux « intelligences les plus élevées » pour qu'elles reconnaissent que « devant Dieu et devant la justice, l'homme ne peut pas être une propriété... parce qu'il a été créé à l'image de Dieu, de Dieu dont il est l'enfant dans le sens le plus élevé du mot... Toute sa nature défend qu'on s'en saisisse comme d'une chose. C'est insulter le créateur, c'est porter un coup fatal à la société » <sup>31</sup>. Sous une forme moins religieuse, George Sand avait réagi avec indignation contre l'esclavagisme et le racisme à la lecture de : *Marie ou l'esclavage aux Etats-Unis* <sup>32</sup> et condamné ce qu'il y a de faux et d'hypocrite dans la soi-disant démocratie américaine dont les « odieux préjugés sont le plus éloquent plaidoyer en faveur de la raison et de la justice » <sup>33</sup>.

Dans le domaine de la politique en revanche, la romancière se démarque nettement du pasteur qui n'a pas eu comme elle l'amère expérience de deux révolutions avortées. Channing, qui a montré vis-à-vis des églises établies une rare indépendance d'esprit, revendique pour le citoyen cette même liberté vis-à-vis de l'Etat. George Sand découvre que pour l'auteur des *Œuvres Sociales* « l'individu est plus que l'Etat », qu'il « n'est pas fait pour se dévouer à l'Etat » ; « c'est l'Etat qui doit se dévouer à lui et le protéger » n'étant institué « que pour garantir et respecter les droits de l'individu » <sup>34</sup>. La romancière est persuadée que les institutions politiques sont nécessaires tant que les hommes ne posséderont pas « l'esprit de charité et de libre examen » <sup>35</sup>. Elle veut bien rêver à un âge d'or où « nous n'aurons plus besoin de rois, ni de papes, ni même de républiques ; personne ne prêchera plus la loi qui sera dans tous les cœurs... » <sup>36</sup>. Mais les souvenirs de 1830 et de 1848 lui font considérer comme utopique et dangereuse la liberté politique incontrôlée que préconise le pasteur de Boston.

En dépit de ces restrictions sur le rôle de l'Etat. George Sand sent résonner en elle cette apologie de la liberté qui transparait dans chaque chapitre des *Œuvres Sociales*. Peut-être même éprouve-t-elle un sentiment de frustration et

d'envie en découvrant qu'en Amérique un penseur a la faculté de s'exprimer en toute liberté d'esprit sur des sujets que surveillait étroitement, en France, la censure impériale.

Le manuscrit de l'article porte de nombreuses ratures et corrections ; elles témoignent sans doute du souci de son auteur de faire franchir le barrage des censeurs au message qu'elle souhaite transmettre, en prenant prétexte de présenter l'ouvrage de Channing : la liberté religieuse et la liberté politique sont possibles puisqu'elles s'exercent dans la démocratie américaine.

L'article est inachevé. L'explication tient peut-être au fait que le déclenchement de la Guerre de Sécession, quatre mois auparavant, montre la fragilité du système politique des Etats-Unis. Peut-être, plus simplement, George a-t-elle compris qu'en dépit du soin apporté à choisir ses termes, cet hymne à la liberté ne serait pas du goût de Dame Anastasie.

Anne CHEVEREAU

1. A proximité de Toulon, du 19 février au 29 mai 1861. Elle est accompagnée par Maurice, Manceau et Marie Caillaud.

2. *Corr.*, XVI, p. 547 sq.

3. *Œuvres Sociales de Channing, traduction française, précédée d'un essai sur sa vie et sa doctrine, d'une introduction et de notices* par Edouard Laboulaye (1854). (Cat. Bibliothèque de G.S. lot n° 61.)

4. Boucoiran Jules (1808-1875), précepteur de Maurice en 1829, son correspondant à Paris par la suite. De retour à Nîmes, il assume les fonctions de rédacteur au *Courrier du Gard*. G.S. le chargera de trouver une épouse protestante pour Maurice en juillet 1860, affaire non conclue.

5. *Corr.*, XV, p. 695. Lettre à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, 12 février 1860.

6. *Corr.*, X, p. 511. A René Vallet de Villeneuve, 24 octobre 1851.

7. Henri Amic, ami des dernières années, note dans ses *Souvenirs* (1893) p. 27, qu'à Nohant « ... l'on croit en Dieu, sans même le dire, parce qu'il semble tout simple d'y croire ».

8. *Corr.*, XV, p. 343, à l'abbé Georges Rochet, 4 mars 1859.

9. *Corr.*, X, p. 825, à Henriette de la Bigottière, décembre 1842.

10. Jésus a été immolé pour avoir rendu témoignage à la vérité comme l'ont été bien d'autres prophètes.

11. G.S. trouve « l'invention belle et poétique... un magnifique dénouement au drame le plus touchant et le plus instructif de notre histoire ». *Souvenirs de 1848*. Questions de demain, p. 111. Slatkine Reprint XXXI, 1980.

12. La romancière a adressé des lettres d'une haute spiritualité à ses amis en deuil : *Corr.* XI, p. 619 — XIII, p. 628 — XIV, p. 239 — XV, p. 250 — XVI, p. 590..

13. Channing William Ellery (1780-1842), pasteur calviniste consacré en 1803, rejoint le camp des Unitariens vers 1816. Très marqué dans sa jeunesse par Rousseau et surtout Fénelon. Apôtre tolérant, dévoué aux intérêts de la classe ouvrière, militant antiesclavagiste. Il a multiplié les sociétés de secours, les cours publics, les associations d'aide aux prisonniers, fondé des bibliothèques populaires et des écoles. Auteur de nombreux ouvrages religieux, sociaux et politiques.

14. Lavollée René : *Channing, sa vie et son œuvre* (1876). Préface, p. VIII.

15. *Ibid.*, p. 59.

16. *Ibid.*, p. 60.

17. George Sand : *Spiridion*, p. 47. Slatkine Reprint, XVI.

18. George Sand : *Œuvres Autobiographiques* (1971), II, p. 453.

19. Channing : *Mémoires* (1851), p. 358.

20. George Sand ; *Lélia* (1894), I, p. 209.

21. Lavollée *ibid.*, p. 44.

22. Stroehlin Ernest : *Etude sur W.E. Channing* (1867), p. 84.

23. Sur ce choix voir *Corr.*, VI, p. 771. Lettre à Anthime Corbon et aux rédacteurs du journal *l'Atelier*, 9 janvier 1845.

24. Lavollée *ibid.*, p. 46.

25. Stroehlin *ibid.*, p. 121.

26. Laboulaye *ibid.*, p. XIII.

27. Laboulaye *ibid.*, p. XV.

28. *Corr.*, XVI, p. 548.

29. Son influence a dépassé les limites des Etats-Unis ; en particulier son œuvre a eu un retentissement certain en Grande-Bretagne et dans le monde germanique.

30. Laboulaye *ibid.*, p. XXI.

31. Channing : *L'esclavage* (1853), p. 22.

32. Gustave de Beaumont : *Marie ou l'esclavage aux Etats-Unis* (1835).

33. *Corr.*, III, p. 438, à Gustave de Beaumont, 15 juin 1836.

34. *Corr.*, XVI, p. 549.

35. *Ibid.*, p. 548.

36. *Ibid.*, p. 550.

## LE PREMIER CLUB FÉMININ ET FÉMINISTE DES ÉTATS-UNIS ET GEORGE SAND

*Ce club fut fondé à New York le 21 mars 1868 par Mrs Jane Cunningham Croly avec quelques amies, sous un nom botanique non exempt de poésie, Sorosis, dont le symbolisme est clair pour qui connaît le sens du mot. Il vient du grec sôros, amas, et désigne un fruit composite, formé de plusieurs carpelles charnus, groupés sur un réceptacle central, comme dans le mûrier.*

*Parmi les membres actifs de cette société, littéraire, mais aussi politique, qui militait pour l'émancipation de la femme, et mettait en discussion le dogme de la supériorité masculine, on trouve deux femmes qui sont entrées en relation avec George Sand.*

*L'une, Mrs Enoch Patterson Bullard, née Laura J. Curtis, a dirigé de juin 1870 à octobre 1871 un journal, The Revolution, le premier périodique consacré aux droits de la femme aux États-Unis. Elle a publié quelques ouvrages dont l'un a un titre très significatif de ses buts : Christine, or Woman's trial and triumph (Christine, ou les épreuves et le triomphe d'une femme). Venue en France en 1869, elle écrivit à George Sand, qui répondit par un mot de « sympathie pour le but civilisateur et progressif de l'association », et la reçut chez elle le 14 septembre 1869 lors d'un séjour à Paris. J'ai publié dans le tome XXI de la Correspondance les deux courts billets que George Sand lui adressa.*

*L'autre, secrétaire du club et critique littéraire, collaboratrice du Lippincott's Magazine, envoya en février 1872 une lettre touchante, écrite de Brooklyn, en français, dont malheureusement nous ne connaissons pas quelle réponse y fit George Sand. Réponse que je ne mets pas en doute, puisque la lettre de Katherine, dite Kate, Hillard avait été conservée par la romancière, et figure actuellement dans les documents que garde la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. Il est possible que Kate Hillard ne fasse qu'une avec Kate Fields que nous trouvons un peu plus tard comme « corresponding secretary » de Sorosis, titre que se donne aussi Kate Hillard à la suite de sa signature.*

*Le présent numéro était particulièrement désigné pour accueillir ce document qui montre comment les femmes américaines révéraient en 1872 la Française qui, une des premières, avait levé le drapeau du féminisme.*

G.L.

\*  
\*\*

Madame,

J'écris en qualité de secrétaire de la Sorosis (New York) pour vous prier de vouloir bien nous envoyer quelques mots de votre plume qu'on puisse lire à la réunion annuelle du club, qui aura lieu en mars.

Comme vous êtes la plus illustre de toutes les femmes littéraires du jour, nous sommes bien reconnaissantes de l'honneur que vous nous faites en nous



*Maurice fut fasciné par Chicago*



Indien - Sioux



Indien - Navaho



Indien - Cheyenne



Indien - Crow



Indien - Kiowa

*La joie de découvrir  
les étranges couvre-chefs indiens*

permettant d'associer votre nom avec les nôtres. La Sorosis est surtout une société littéraire, mais elle a une influence immense et toujours croissante sur l'état social des femmes, et déjà elle a beaucoup modifié leurs relations avec les hommes. Par les réunions intimes que le club a donné[es] de temps en temps, on a démontré aux hommes que les femmes puissent être littéraires, sans cessant [sic] d'être femmes. Ça ne présente rien de nouveau en votre pays, je le sais bien, Madame, mais notre monde vient de sortir de son enfance. Je ne parle par de l'influence de la club [sic] sur les femmes, cela va sans dire ; c'est un école [sic] où l'on apporte tout ce qu'on [a] de bien pour l'échanger contre tout le bien des autres ; où l'on perd sa gaucherie et sa mauvaise honte, et où l'on apprend à exprimer ses idées avec clarté et sans effroi. Si vous voudrez [sic] bien nous faire l'honneur, Madame, de nous écrire quelques mots de sympathie, je vous assure de notre reconnaissance respectueuse.

Je vous prie de me pardonner toutes mes fautes de français ; ça me gêne un peu, je l'admets, d'écrire dans une langue étrangère, mais je suis sûre au moins, qu'il n'y a pas de faute dans mes sentiments d'estime pour vous, et d'admiration pour votre génie.

Agréez, Madame, les assurances de ma plus haute considération, et croyez-moi toujours

Votre ser[van]te ob[éïssan]te

Kate Hillard

Corr. Sec.

N.Y. Sorosis

186, Remsen St.

Brooklyn

N.Y.

1<sup>er</sup> février 1872.

## L'ÉTAT PRÉSENT DES RECHERCHES SANDIENNES AUX ÉTATS-UNIS

George Sand jouit, de nos jours, d'un renouveau d'intérêt, en Amérique comme en France et ailleurs. De nombreux professeurs américains de français ainsi que de littérature comparée et d'études féministes, mettent régulièrement une œuvre de Sand sur leur programme de cours. Il est impossible, cependant, de discuter du travail actuel aux Etats-Unis sur l'auteur d'**Indiana** sans parler du dernier congrès international George Sand — le septième — à Hofstra University, berceau de la société The Friends of George Sand. Deux volumes d'essais sur Sand sont déjà sortis de ces colloques (AMS, 1980 et 1982), sans oublier le recueil édité par Janis Glasgow, **George Sand : Collected Essays** (Whitston, 1985), qui est également le produit d'un congrès. Le colloque d'octobre dernier rassembla des conférenciers du monde entier, y compris de France, d'Allemagne de l'Ouest, d'Israël, du Canada et de Corée. Aussi la distinction entre les recherches américaines et internationales n'est-elle pas aisée. Nous tenterons, toutefois, de signaler les études récentes qui nous semblent les plus représentatives des recherches sandiennes d'aujourd'hui aux Etats-Unis.

Les études sur la présence de George Sand dans les œuvres d'autres auteurs, français et étrangers, comptent parmi celles que l'on remarque le plus souvent. C'est ainsi que s'instaurent des discussions à propos de Musset, Balzac, Flaubert, Marguerite Yourcenar et Dominique Fernandez, tout comme sur Byron et Fanny Lewald. L'on note également des influences chez des auteurs russes, cubains et latino-américains. Les recherches de cette rubrique se fondent principalement sur la stylistique et la thématique de Sand.

Grâce à l'incalculable travail de Georges Lubin, beaucoup de spécialistes de Sand se concentrent de nos jours sur la correspondance de l'auteur berrichon, correspondance prise comme document historique et social autant que comme témoignage biographique. L'autobiographie joue aussi un grand rôle dans ce domaine. On examine le genre autobiographique tel qu'il se présente chez Sand, et ceci non seulement dans **Histoire de ma vie**, mais également dans plusieurs de ses premiers ouvrages. Cette écriture initiale a permis à quelques critiques de scruter les origines et le développement du style de George Sand.

La venue à l'écriture de George Sand ainsi que ses opinions sur le rôle de la littérature dans la société, donnent lieu à des études linguistiques, très souvent fondées sur les multiples préfaces d'une œuvre. Des commentaires sur la métalittérature de Sand traitent surtout des œuvres de jeunesse et des premières publications. La poétique de Sand a également fourni une base riche à des études sémiotiques. Plusieurs spécialistes ont sondé l'usage du langage sexuel, ainsi que la censure du même, comme preuve d'une maturation ou d'une perte d'innocence chez les personnages de Sand.

Les romans d'apprentissage, tels **Consuelo** et **La Petite Fadette**, continuent à fournir de nombreuses études. Le roman noir s'y ajoute, ainsi que le genre folklorique ; ils témoignent de l'ampleur du style et du développement de la conscience sociale de Sand. Quant à la thématique, celle du voyage ne cesse pas d'intéresser les critiques, qui font de nouvelles lectures des **Lettres d'un voyageur**. Sans quitter ce thème et tout en rejoignant les sandistes américains des origines, signalons une étude sur le texte écrit par Maurice Sand lors de son voyage aux Etats-Unis, **Six mille lieues à toute vapeur**.

Jusqu'ici très peu étudié, le théâtre de George Sand fait l'objet de plusieurs travaux. La collaboration de l'écrivain et de Dumas fils fournit une mine de renseignements révélateurs, tant en ce qui concerne la vie de George Sand que son œuvre dramatique. Signalons également sur le même sujet l'excellent ouvrage de Gay Manifold **George Sand's Theatre Career** (UMI, 1986), qui examine surtout le côté pratique de la carrière théâtrale de Sand.

Avant de conclure, un mot sur l'avenir proche des recherches sandiennes aux Etats-Unis : l'ouvrage de Kathryn Crecelius, **Family Romances** (Indiana University Press) paraîtra plus tard cette année. D'autres longues études projetées par des sandistes américains : Isabelle Naginski, **George Sand Writing for her Life** (Rutgers University Press) et David Powell, **George Sand**, pour la série d'histoire littéraire internationale Twayne World Author Series.

L'association des Friends of George Sand poursuit son encouragement aux travaux critiques sur Sand en organisant, avec l'aide infatigable de Christiane Sand, le 8<sup>e</sup> congrès international sur George Sand, en 1988 à La Châtre (Indre). Nous pourrions donc nous attendre à une nouvelle série d'excellentes études sur la bonne dame de Nohant.

David A. POWELL  
(Hofstra University)

## MAURICE SAND AU NOUVEAU MONDE SIX MILLE LIEUES A TOUTE VAPEUR

En 1861, Maurice Sand<sup>1</sup> fit un grand voyage aux Etats-Unis d'Amérique. De juillet à septembre, il sillonna l'étendue du pays situé à l'est du Mississippi. Dès son retour à Nohant, il rassembla ses notes volumineuses, y mit de l'ordre, peaufina le style (avec l'aide de George Sand, comme nous le verrons) et les fit publier en 1862 sous le titre **Six mille lieues à toute vapeur**<sup>2</sup>.

Juste avant le grand départ outre-Atlantique, Maurice se trouvait en Afrique du Nord où il faisait un voyage d'agrément, passant son temps principalement en Algérie et jouissant avec délices des spectacles, des parfums, des couleurs, enfin de toutes les sensations qu'offre ce pays pittoresque.

Puis, le 20 juin, à Alger, il croisa par hasard des amis français récemment débarqués et qui formaient l'entourage du Prince Napoléon ami de longue date de George Sand. Le Prince faisait une croisière le long de la côte à bord de son yacht, le **Jérôme-Napoléon**. On invita Maurice à se joindre à la compagnie, ce qu'il fit avec joie<sup>3</sup>. Après des escales touristiques au Maroc, en Espagne et au Portugal, il se trouva, à sa grande surprise, sur le point de partir à la découverte du Nouveau Monde, car, contre toute attente, le Prince avait décidé, presque du jour au lendemain, de mettre le cap sur l'Amérique. Le voyage de Maurice fut, par conséquent, improvisé à la dernière minute et il n'eut que quelques jours pour faire ses préparatifs et, surtout, pour prévenir sa mère. Du 6 juillet au 8 octobre, c'est-à-dire pendant trois mois, Maurice Sand parcourut des milliers de kilomètres sur mer et sur terre. Après la traversée de l'Atlantique, le premier contact visuel avec la terre se fit aux îles de Saint-Pierre-et-Miquelon, au large du Canada. « C'est l'Amérique ! » s'exclama Maurice, impressionné de se trouver là malgré l'imprécision géographique. Après avoir visité le Cap Breton et Halifax, le yacht piqua vers le sud en longeant la côte dans des brouillards très épais et arriva à New York le 22 juillet 1861. A partir de ce moment, le voyage de Maurice se déroulera sous le signe de la vitesse « à toute vapeur » : New York, Philadelphie, Washington, ensuite New York à nouveau. De là, ils se dirigèrent vers l'ouest jusqu'à Pittsburgh et Cleveland. A Cleveland, ils s'embarquèrent sur le steamer **North Star** pour une croisière de sept jours sur les grands lacs Huron et Supérieur. Ils visitèrent des peuplements d'arrière-pays, particulièrement des villages d'Indiens de la tribu des Chippewas. Après, quittant le **North Star**, ils poussèrent toujours vers l'ouest aussi loin que possible, c'est-à-dire, jusque là où le chemin de fer finissait, à Milwaukee, Madison et Prairie du Chien dans le Wisconsin. Ensuite, ce fut la visite à Chicago et à Saint-Louis. De là, on fit volte-face pour courir vers le nord-est jusqu'au lac Erié et au-delà, Niagara, Montréal et Québec. Il paraît que le Prince improvisait son itinéraire chemin faisant, changeant ses projets selon son caprice, de sorte que Maurice ignorait souvent vers quelle destination on volait à cette vitesse vertigineuse. Ce caractère improvisé, joint à cette allure trépidante, finit par l'essouffler considérablement.

De Québec les voyageurs reprirent le train pour retourner à New York, roulant via le lac Champlain, Albany et West Point. A New York ils regagnèrent le yacht et s'embarquèrent pour la France, avec une escale importante à Boston et une autre à Saint-John's en Terre-Neuve. Ils entrevirent la côte bretonne le

7 octobre et débarquèrent à Brest le 8, mettant fin à une véritable odyssee de quatre-vingt-quinze jours.

Tout le long du périple Maurice avait pris des notes et fait des croquis. Une fois chez lui à Nohant, il travailla sur ces notes pour les mettre au point. Nous savons que George Sand elle-même y mit du sien, de sorte que le style et l'allure générale du récit en ont beaucoup profité. Ce récit, intitulé **Six mille lieues à toute vapeur**, comprenant le séjour en Afrique aussi bien que le voyage en Amérique, fut publié en quatre livraisons dans la **Revue des Deux-Mondes** à partir du 15 janvier 1862. Il parut par la suite en volume chez Michel Lévy la même année.

Ce survol rapide de son voyage se poursuivra, comme l'original, « à toute vapeur », mais le but en est de faire partager quelques-unes des impressions que Maurice a reçues en Amérique. Son journal est plein de détails pittoresques.

Quand il est arrivé à New York en juillet 1861, la Guerre de Sécession — la Guerre Civile entre le Nord et le Sud — commençait. La bataille de Bull Run en Virginie venait d'avoir lieu<sup>4</sup>. Tout New York était en effervescence. A chaque coin de la rue on avait installé des stands dans le but d'enrôler les hommes dans tel ou tel régiment. On faisait bruyamment la réclame avec la grosse caisse et la trompette, le tout accompagné d'images pour tenter les amateurs de costumes militaires. Celui des zouaves était particulièrement prisé. C'étaient de vraies scènes de bazar.

Il faut dire que ce que Maurice a vu dans les villes de l'Est l'a souvent déçu. D'abord, le temps était à l'orage, avec une chaleur torride. Et puis, son nez lui donnait des doutes alarmants sur l'hygiène des Américains. Bien que très impressionné par les grandes masses d'humanité continuellement en mouvement à New York, il était quand même rebuté par les rues sales et par l'étendue de l'ivresse publique ; enfin, dans cette ville bourgeoise, le manque général de « grandeur » l'attristait. A Philadelphie, on visita une prison morne et un orphelinat. Et pendant tout le voyage leurs repas étaient arrosés non pas par de bons vins, mais par de l'eau glacée, ce qui a, plus que toute autre chose, démoralisé le pauvre Maurice. La visite à Washington aurait dû changer un peu les choses, car le Prince et ses compatriotes furent reçus à la Maison-Blanche par le Président Lincoln. Hélas, là encore, une déception. Il semblait à Maurice que M. Lincoln n'était qu'un personnage à contenance gauche et timide, à l'air ahuri, tenant dans ses grandes mains velues une paire de gants blancs qui n'a jamais été mise et ne pourra jamais l'être.

On visita, près de Washington, le camp du Général MacDowell de l'Armée du Nord, et peu après, le Prince a pu obtenir des laissez-passer pour pénétrer derrière les lignes de l'Armée du Sud en Virginie. C'est ici que les visiteurs français ont contemplé la désolation et la ruine du champ de bataille à Bull Run. Maurice en a fait quelques croquis. (Nous avons ainsi, pris sur le vif par un témoin oculaire, un précieux document relatif à cette guerre qui déchirait l'Amérique.) Le désordre vestimentaire, le manque d'organisation et de discipline que Maurice constatait dans l'Armée du Nord l'avaient déçu, et tandis que les soldats du Sud avaient plus d'allure (c'étaient d'excellents cavaliers), il leur manquait à eux aussi cette tenue rigoureuse qu'on admire dans les troupes européennes. Bref, en matière militaire, l'Amérique le laisse assez perplexe.

Pourtant, au fur et à mesure que les voyageurs poussaient vers l'ouest, laissant derrière eux la côte grouillante de l'est, découvrant devant eux les vastes espaces vierges des Grandes Prairies, le moral de Maurice commençait à remonter. En naturaliste bien instruit en botanique et en entomologie il connut

là ses meilleurs moments, au milieu de ces champs ouverts sur l'infini, pendant qu'il notait les fleurs et attrapait des papillons. Il pouvait se dire que son pied était peut-être le premier pied humain qui se posait en certains endroits. Ces moments solitaires dans la grandeur de la nature vierge prendraient place parmi les meilleurs souvenirs que Maurice aurait de son voyage.

La visite des villages d'Indiens au fin fond des régions primitives était, bien entendu, une expérience extraordinaire pour ces Européens cosmopolites. Enfin, la ville de Chicago, dont les rues populeuses et la grande activité commerciale faisaient un contraste de choc avec les immenses régions encore désertes aux alentours, a particulièrement enthousiasmé Maurice.

Dans une préface qu'elle a faite pour **Six mille lieues à toute vapeur**, George Sand dit que ce journal de voyage n'était destiné qu'à elle-même et à quelques amis intimes et, de ce fait, est totalement dépourvu de prétention, que ce soit littéraire, historique ou autre. Un des compagnons de voyage de Maurice, le Lieutenant-Colonel Ferri-Pisani, aide de camp du Prince, a, lui aussi, publié ses lettres<sup>5</sup>. Son témoignage est beaucoup plus érudit que celui de Maurice. Mais, tandis que Ferri circulait dans le milieu des grands diplomates, Maurice était plus en contact avec l'homme de la rue. Son récit est, par conséquent, plein des couleurs du pittoresque et de l'anecdotique. Même aujourd'hui, il a la fraîcheur des impressions récemment enregistrées et constitue ainsi un document vivant sur l'Amérique du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Joyce CARLETON  
(Department of Modern Languages  
Central Connecticut State University  
New Britain, Connecticut U.S.A.)

1. Jean-François **Maurice** Arnauld, baron Dudevant (1823-1889). Fils de George Sand et de Casimir Dudevant. Maurice Dudevant signait ses ouvrages Maurice Sand.

2. Le journal de voyage de Maurice Sand parut d'abord en quatre numéros de **La Revue des Deux-Mondes** : 15 janvier, 1<sup>er</sup> février, 15 février et 1<sup>er</sup> mars 1862, puis en librairie chez Michel Lévy en 1862.

3. Il serait fastidieux d'évoquer ici, dans les limites restreintes de ce survol rapide du voyage de Maurice Sand, les personnes de l'entourage du Prince qui firent le voyage en Amérique. Il suffit de mentionner les suivants, ceux dont Maurice parle le plus souvent : — Bonaparte (Napoléon-Joseph-Charles-Paul), généralement connu sous le nom de Prince Napoléon. 1822-1891. Second fils de Jérôme Bonaparte, cousin de l'Empereur Napoléon III. (Son épouse, la Princesse Clotilde de Savoie, fille de Victor-Emmanuel, était aussi du voyage mais restait à New York avec ses dames d'honneur pendant que les messieurs parcouraient l'Ouest. Elle les rejoignit à Niagara.) — Ferri-Pisani (Marcel-Victor-Paul-Camille, vicomte), né au Coudray-Monceaux (Yvelines), mort à Gan (Pyrénées-Atlantiques) le 29 mars 1923. Officier de carrière, affecté en 1852 comme capitaine au cabinet militaire du prince Napoléon. Il est lieutenant-colonel lors du voyage. Plus tard, il deviendra général de division. — Ragon (Louis-Dominique-Auguste), aide de camp du Prince, né à Clamecy en 1816, mort à Paris en 1881. En 1861 il était lieutenant-colonel de l'armée. A sa mort, il était général de division. De tous les gens de l'entourage du Prince, Ragon était celui qui se trouvait le plus souvent aux côtés de Maurice. — On compte aussi le commandant Bonfils (Philippe-Augustin), maître à bord du **Jérôme-Napoléon**, ancien gouverneur aux colonies de la Caraïbe ; le personnel du yacht ; et ceux qui se joignirent au groupe en Amérique : le baron Mercier, ambassadeur de France à Washington, et M. de Montholon, consul général de France à New York.

4. Bull Run, petit gué dans le nord-est de l'état de Virginie, près de Fairfax et Centreville, site du premier conflit armé de la Guerre de Sécession, 21 juillet 1861. La bataille finit par la défaite du Nord.

5. Ferri-Pisani, C. **Lettres sur les Etats-Unis d'Amérique**. Paris, Hachette, 1862.

## QUELQUES VUES DU NOUVEAU MONDE

Voici quelques extraits de **Six mille lieues à toute vapeur**, tirés du texte paru dans la **Revue des Deux-Mondes**.

### NEW YORK

27 juillet. — Comme il est six heures du soir, il n'est pas question d'autre chose que de jeter un coup d'œil à travers la ville. Une échelle posée de travers et cachée à demi par un gros bateau à vapeur est l'unique débarcadère des petites embarcations. On arrive sur un quai sale et délavé ; mais on trouve bientôt des voitures de remise, et l'on roule dans Broadway, interminable artère de la ville, douze kilomètres de long. C'est large et populeux, et les riches maisons, les vastes magasins, les innombrables voitures publiques, ne sont qu'étendue et mouvement et sans révélation d'aucune pensée de vraie grandeur et de vraie splendeur. Nous passons devant plusieurs **squares**, deux ou trois églises protestantes ou catholiques ; aucun caractère particulier ne les distingue. — Un cimetière en plein boulevard ! — L'hôtel de ville tout en marbre blanc, grandes dimensions, rien qui ait cachet ou couleur, rien qui puisse faire dire au voyageur autre chose que ceci : **visite à des bourgeois riches...**

29 juillet. — Je ne circule en omnibus que pour descendre n'importe où et marcher au hasard. Je m'arrête devant une tente pavoisée d'ornements belliqueux. Un charlatan en habit noir débite avec accompagnement de grosse caisse et de trompette un boniment mêlé de pantomime. La foule se presse autour de lui pour acheter quoi ? rien ! C'est lui qui achète, tu ne devinerais pas quelle denrée. Des hommes ! C'est un recruteur, c'est-à-dire un **gentleman** qui tient bureau d'enrôlements. — **Dépêchez-vous, il n'y a plus que vingt places ! Voyez comme j'habille mes soldats !** — Et il montre deux gaillards déguisés en zouaves de fantaisie qui lui servent d'enseigne. — **Nourris, blanchis, vêtus, chaussés, coiffés, et douze dollars pour les menus plaisirs !** — On entre, on s'enrôle et on part sur l'heure, par bandes, drapeaux en tête et tambour battant. Le singulier pays ! Si parmi tous ces chercheurs d'aventures qui ne songent qu'aux dollars, ou parmi ces pauvres diables qui se contenteront d'être habillés et nourris tant bien que mal durant trois mois, il y a quelques vrais patriotes, quelle solidité de foi et de dévouement ont-ils donc dans le ventre pour que ces réclames et ces formes ridicules de l'enthousiasme ne les rebutent pas ! C'est la caricature de nos anciens enrôlements volontaires si sérieux et si pittoresques.

Les noms des divers corps nouvellement formés sont affichés partout, et plusieurs sont accompagnés d'images pour tenter les amateurs de costumes militaires. C'est un pot-pourri de toutes les armes européennes et de toutes les fantaisies locales : tirailleurs allemands, volontaires anglais, raffles écossais, régiment de Garibaldi, bersagliers, cavalerie suisse, artillerie irlandaise, gardes-Lafayette, chasseurs des Etats-Unis, flanqueurs, ingénieurs, gardes-du-corps, etc. ; mais le corps par excellence est toujours celui des zouaves. Tout est à la zouave ici, les modes des femmes, les enfants, les guêtres, les bonbons, les culottes, la soupe ; c'est une rage.

Quant aux réclames placardées, elles dépassent tout : en voici une :

« Attention ! attention !! attention !!!

— Connaissez-vous un plus beau régiment que les zouaves de \*\*\* ?

— Non !

— Connaissez-vous un régiment mieux commandé que les zouaves de \*\*\* ?

— Non ! non !

— Connaissez-vous un régiment plus terrible que les zouaves de \*\*\* ?

— Non ! non ! non !

— Voulez-vous venger la patrie ?

— Oui !

— Voulez-vous gagner douze dollars par mois ?

— Oui ! oui !

— Enrôlez-vous donc dans les zouaves de \*\*\* !!!

— Oui ! oui ! oui !

Et le tout finit par l'appel **aux armes !** en lettres de trois pieds de haut avec quinze points d'exclamation. (R.D.M., 1<sup>er</sup> février 1862, pp. 670, 675-76.)

## VISITE DERRIERE LES LIGNES DE DEFENSE DU SUD ; LE CHAMP DE BATAILLE A BULL RUN EN VIRGINIE

8 août. — L'officier du Sud arrive, suivi d'un escadron, salue le prince courtoisement, avec des manières de gentilhomme, contraste d'autant plus frappant que ses guenilles lui donnent l'air d'un bandit de mélodrame plutôt que celui d'un capitaine de cavalerie. ... nous repartons précédés et escortés cette fois de la cavalerie virginienne. Souples, hardis cavaliers, et maniant leurs montures avec grâce, ces gens-là ont bonne tournure. L'uniformité du costume n'existe pas plus chez eux que dans l'armée unioniste. Pourtant ils sont généralement vêtus de gris, coiffés de chapeaux gris empanachés, et armés d'un sabre et d'un revolver. Le long couteau est planté dans la botte, le fusil passé en bandoulière. Il me semble voir les partisans du Mexique ou de la Sonora. Beaucoup ont de très bonnes manières et parlent très bien français...

Nous confions aux **rebelles** les chevaux [prêtés par le] général Mac-Dowell [de l'armée du Nord] et nos cochers noirs libres, qui n'ont pas l'air très rassuré au milieu des esclavagistes. Nos voitures sont attelées de chevaux virginiens et nous gagnons la route de Centreville. Au milieu des bois, voici encore des campements abandonnés, de longues barricades, des feux de bivacs à peine éteints, des traces d'incendie. Plus loin des mares de sang infectes, des voitures sans roues, des roues sans voitures, des caisses, des barriques brisées, pelles, pioches cassées, marmites bosselées, bidons écrasés, chaussures, loques sanglantes, débris sans nom enfouis ou épars dans la poussière, lamentables traces de la retraite précipitée des unionistes.

A Centreville, autre camp de dix mille hommes, le prince descend de voiture, et du haut d'un mamelon ravagé par les combattants prend connaissance du champ de bataille ; une vaste plaine coupée de bois où serpente la rivière de Bull Run, et un large plateau où l'action fut la plus chaude. Un jeune volontaire du Sud, en veste et culotte bleu de ciel, dont j'ai fait la connaissance à Fairfax, et qui nous suit, me raconte les divers épisodes des combats du 18 et du 21 juillet...

9 août. — Dans un chemin creux, nous sommes empêtrés par un convoi de fourgons et de chariots militaires qui ressemblent à des bateaux à roues traînés par des chevaux. Nous arrivons à Bull Run ; une carriole de vivandiers

et de soldats verse à plat au beau milieu du gué ; ils se relèvent teints en couleur chocolat. Cette fois du moins ils sont en uniforme. Pendant que nous étions en train de rire de leur mésaventure, le ciel nous punit : notre voiture casse en plein borbier, et nous restons là, bien penauds, sans pouvoir descendre. J'ai tout le temps de regarder l'endroit, déjà passé à l'état de lieu historique. Le Bull Run est une petite rivière aux abords fangeux où pousse quantité de broussailles. Les grands arbres qui croissent sur ses bords masquaient aux unionistes l'autre rive escarpée, garnie d'ouvrages en terre et de canons qui les mitraillèrent à bout portant. Le terrain est encore boisé malgré les abattis, mais les arbres qui restent debout sont mutilés par les boulets. Une ligne de tentes, un parc d'artillerie pris sur l'ennemi, des baraques en planches, des tombes, un cheval tué, des oiseaux de proie qui planent au-dessus, c'est toujours le même spectacle sinistre que nous avons rencontré partout hier.

Notre cocher virginien, qui, avec son chapeau pointu à plumes, sa tête rasée, sa grande barbe, son vêtement court et le long couteau passé dans la ceinture, ressemble à un soldat de Cromwell, a bravement sauté dans l'eau au risque de nettoyer ses bottes. Au milieu de toutes les pièces de bois qui jonchent la rive, il trouve de quoi raccommoder tant bien que mal le palonnier brisé et, secoués, cahotés, ballottés, nous arrivons à Centreville. (R.D.M., 15 février 1862, pp. 912, 913-14, 916-17.)

## LE LAC HURON ET SES ENVIRONS ; A BORD DU STEAMER NORTH STAR

21 août. — Nous quittons enfin le monotone lac Huron pour entrer dans un dédale d'îlots couverts de verdure et de wigwams d'écorce plantés sur le rivage au milieu des pins. — Les Indiens ! les Indiens ! c'est le cri que j'entends aussitôt retentir de toutes parts : hommes et femmes se précipitent sur les galeries extérieures avec un élan de curiosité qui prouve combien la race primitive est devenue rare ou difficile à rencontrer. Des Indiens à demi nus courent en effet sur la rive en sautant et en nous faisant des gestes. D'autres, plus graves, ne bougent pas ; ils ne semblent même pas voir notre maison flottante, bien que nous soyons assez près pour distinguer leurs traits aplatis et leur peau foncée. Ils me rappellent les Arabes qui, forcés de subir notre domination, cachent leur colère sous l'apparence du mépris. Un canot d'écorce passe, portant une femme maigre roulée dans sa couverture et deux pagaieurs vêtus de chemises de coton jaune. Ils sont coiffés de chapeaux de paille d'où s'échappent de longues tresses de cheveux noirs...

A six heures du soir, à Sault-Sainte-Marie, pendant que le North Star entre dans l'écluse qui longe les rapides, nous avons tout le temps de descendre à terre et d'aller jusqu'à la petite île où quelques familles d'Indiens Chippeways ont établi des huttes au milieu des rochers et des aunes. Ils vivent et trafiquent de poissons, qui foisonnent autour des rapides. Un vieux Chippeway, assis au seuil de son wigwam, fabrique un panier d'osier. Sa peau est brun foncé, son nez d'une courbure exagérée ; les lèvres ne sont pas épaisses ; les yeux sont petits et très écartés, les pommettes et le menton proéminents. Sa chevelure, très noire, malgré les rides qui dénotent un homme de soixante ans, est retenue dans une loque roulée en turban, surmontée d'un vieux chapeau de paille informe.

Je m'approche [de lui], et alors, sans lever les yeux :

— Êtes-vous aussi un Français du vieux pays, vous ?

— Comment ! vous parlez français ?

— Un petit brin. J'ai appris ça quasiment de naissance.

Je ne m'attendais guère à retrouver ici le parler de nos vieux paysans du Berry, et je demeurai tout ébahi. Je crus d'abord que c'était un métis, comme celui que M. de Tocqueville rencontra en 1831 au fond de la baie de Saginaw, sur le lac Huron, à une centaine de lieues d'ici, vers le sud, et qui lui parla bas-normand en le prenant sur sa pirogue ; mais celui que j'avais sous les yeux est un véritable Indien, et c'est précisément des métis de Canadiens et d'Indiennes, dits **bois brûlés**, que ce groupe de Chippeways a appris notre langue. Peut-être ceux qui la parlent sont-ils nombreux dans ces tribus du littoral des grands lacs à cause de leurs rapports plus fréquents avec les métis qu'avec les Américains et les Anglais. Ce qu'ils savent de français ne va pas très loin, mais ils ont, à s'y méprendre, la prononciation et l'accent de terroir de nos gens de campagne.

Chose plus frappante encore, ce vieux sauvage, qui appelait la France le **vieux pays**, selon l'usage des Canadiens civilisés, semblait avoir quelque chose de la réserve à la fois discrète et curieuse de nos paysans quand ils veulent vous faire parler sans avoir à vous répondre. « Oh ! moi, disait-il, j'en sais pas ben long, mais vous ? J'ai été pris de jeunesse, et vous ? » Pressé de questions, il répond enfin : « Moi, je suis né natif sur la rive du Canada ; mais je parle **pa** encore comme un **bois-brûlé**. **Y en a ben très ben que demeurent par cheux nous.** »

Quelques-uns de nous essaient de l'interroger ; mais il n'ose plus répondre, ou il ne comprend plus. Je répète les mêmes questions en berrichon ; il comprend très bien, mais il manque de mots ou d'idées, et retombe dans son travail avec une insouciance feinte ou réelle. C'est au reste conforme à la dignité indienne, qui s'oppose à l'expansion, et je me suis souvenu ici de ce qui t'avait frappée à Paris quand nous questionnions les Ioways de M. Catlin. Nous trouvions un rapport extraordinaire entre leur manière de **dire sans vouloir dire** et celle de nos Berrichons. (R.D.M., 15 février 1862, pp. 934-37.)

## LA PRAIRIE DU CHIEN (WISCONSIN)

1<sup>er</sup> septembre. — Me voici enfin dans la prairie, et malgré la proximité du village, que je vois encore à l'horizon, je peux me dire que mon pied est peut-être le premier pied humain qui se pose en certains endroits. Cette nappe de verdure donne une telle idée de l'infini, qu'en supposant même les Indiens nomades plus nombreux qu'ils ne l'ont jamais été, il est permis de se persuader que la plus grande étendue de ce désert n'a jamais été foulée...

Tout en marchant sur cette verdure sans limites, qui, par je ne sais quel charme, porte à la rêverie, je me demande si je suis réellement à deux mille cinq ou six cents lieues de toi. J'y suis venu si vite que par moments je me questionne pour savoir si je ne suis pas dans mon lit à Nohant, en train de rêver que je parcours les rivages du Meschacébé ; mais voilà qu'un vent chaud chasse les gros nuages ronds comme des boules, qui fuient derrière les plateaux du nord. Le côté sud se remplit d'une vaste couleur de plomb. Des bataillons de sauterelles, des papillons (satyres et hespéries) s'envolent et cherchent un abri contre le nouvel orage qui se prépare...

Chassé par l'orage, je reviens à l'hôtel, qui ressemble de loin à une manufacture. ... Je vois, appendues aux murailles, dans le vestibule de l'hôtel, de grandes pancartes représentant des séries de carrés réguliers, traversés par des allées droites. Ce sont les plans de cités futures où, pour allécher les colons,

rues, places, promenades, monuments, tout est aligné et tracé comme si la ville était déjà construite. — Voulez-vous demeurer dans le Nebraska ? Voici la ville de **Sioux-City**, sur le Missouri ; elle promet d'être florissante. — Préférez-vous habiter l'Iowa ? Regardez-moi cette opulente cité de **Councils-Bluffs**, qui aura bientôt un chemin de fer... Si tu cherches ces villes sur la carte, tu n'y trouveras, absolument que des déserts à deux cents lieues d'ici, dans l'ouest ; mais dans vingt ans peut-être, il y aura en effet tout ce qu'on promet. L'émigration, qui est considérable, se porte tellement vers les prairies, qu'on peut augurer que dans moins d'une centaine d'années on ira en partie de plaisir visiter les Montagnes-Rocheuses, converties en jardins anglais, tandis qu'un nouveau Barnum montrera le dernier Indien à prix d'or. Sur cette hypothèse, je vais me coucher. Il est six heures et demie du matin à Nohant, mais ici il n'est encore que minuit. (R.D.M., 1<sup>er</sup> mars 1862, pp. 176-78.)

## CHICAGO

3 septembre. — Chicago est un frappant exemple de la volonté et de la puissance de la civilisation dans l'ouest ; c'est une ville aux rues larges, aux maisons de pierre, de brique et de bois, qui s'est élevée comme par enchantement sur l'emplacement d'une vaste forêt dont les fûts rasés se voient encore dans les faubourgs. En 1838, il n'y avait là qu'un petit fort en terre et en madriers, habité par une vingtaine de soldats, pour protéger la frontière contre les Indiens. A présent c'est une riche et puissante cité qui compte plus de cent vingt mille âmes, c'est la capitale de l'Ouest, et après New York, la ville la plus importante que nous ayons rencontrée.

Voilà vraiment le beau, le grand côté de l'Américain ! C'est, en vingt ans, de savoir changer la face de toute une contrée. On est surpris, je te l'assure, quand on vient de franchir les immenses régions encore désertes que nous laissons derrière nous, de tomber au milieu de ces rues populeuses, flanquées de maisons collées en bloc, qui poussent à vue d'œil. Les convois de marchandises emportés par la vapeur qui traversent la ville sur quatre voies, les ponds de fer qui tournent sur eux-mêmes pour laisser passer des maisons flottantes, les processions d'omnibus et de chariots qui interceptent seuls l'élan d'une foule grouillante et vivace, c'est un contraste que l'Amérique seule peut offrir...

La ville est si nouvelle que la plupart des rues ne sont pas encore pavées. Certaines de ces rues sont de vraies rivières de fange noire où les chariots s'embourbent. Les piétons suivent les trottoirs, larges comme des chemins de halage, en planches ou en briques, et qui sont élevés de près d'un mètre.

Visite dans une fabrique de moissonneuses et de batteuses. Ces machines, destinées à remplacer les bras insuffisants sur ces vastes espaces, sont établies à bon compte au moyen de la vapeur, et vendues très bon marché en comparaison du prix élevé de toutes choses aux Etats-Unis. On m'a dit qu'une seule fabrique n'en écoulait pas moins de sept mille par année. Nos paysans, si arriérés, ne voudraient pas croire à une telle consommation, eux qui réfléchissent trois ans avant de se décider à ne pas défricher un pacage pour le convertir en blé ou en prairie, eux qui ne veulent pas de chemin de fer parce que **ça coupe les héritages** et fait renchérir les denrées. Je leur conseille de pourrir sur leur sol berrichon et de ne jamais venir ici. J'en voudrais cependant voir un dans ces

greniers à blé de six étages, d'où les torrents de froment coulent en cascade sur des bateaux, qui, sans relâche, viennent le recevoir et vont le porter à tous les bouts du monde. Bravo, la grande Amérique ! c'est vraiment ici qu'elle se dresse de toute sa taille et s'étale dans toute sa splendeur agricole, la future nourrice de l'univers ! (R.D.M., 1<sup>er</sup> mars 1862, pp. 178-79, 179-80.)

que munit (R.D.M., 1<sup>er</sup> mars 1862, pp. 176-78.)  
 coucher. Il est six heures et demie du matin à Nohant, mais ici il n'est encore  
 Barman montra le dernier indien à prix d'or. Sur cette hypothèse, je vais me  
 Montagnes-Rochuses, converties en jardins anglais, tandis qu'un nouveau  
 que dans moins d'une centaine d'années on ira en partie de plaisir visiter les  
 lion, qui est considérable, se porte tellement vers les prairies, qu'on peut augurer  
 mais dans vingt ans peut-être, il y aura en effet tout ce qu'on promet. L'émigra-  
 trouver, absolument que des déserts à deux cents lieues d'ici, dans l'ouest ;

CHICAGO

3 septembre. — Chicago est un frappant exemple de la volonté et de la  
 puissance de la civilisation dans l'ouest ; c'est une ville aux rues larges, aux  
 maisons de pierre, de briques et de bois, qui s'est élevée comme par enchantement  
 sur l'emplacement d'une vaste forêt dont les fils rasés se voient encore dans  
 les parcs. En 1838, il n'y avait là qu'un petit fort en terre et en madriers,  
 habitée par une vingtaine de soldats, pour protéger la frontière contre les Indiens.  
 A présent c'est une riche et puissante cité qui compte plus de cent vingt mille  
 âmes, c'est la capitale de l'ouest, et après New York, la ville la plus importante  
 que nous ayons rencontrée.

Voilà vraiment le beau, le grand côté de l'Américain ! C'est, en vingt ans,  
 de savoir changer la face de toute une contrée. On est surpris, je le rassure,  
 quand on vient de franchir les immenses régions encore désertes que nous laissons  
 derrière nous, de tomber au milieu de ces rues populeuses, bandées de maisons  
 collées en bloc, qui poussent à vue d'œil. Les convois de marchandises empilées  
 par la vapeur qui traversent la ville sur quatre voies, les ponts de fer qui  
 tournent sur eux-mêmes pour laisser passer des maisons flottantes, les proces-  
 sions d'omnibus et de chariots qui interceptent seuls l'élan d'une foule grouil-  
 lante et vivace, c'est un contraste que l'Amérique seule peut offrir...

La ville est si nouvelle que la plupart des rues ne sont pas encore pavées.  
 Certaines de ces rues sont de vraies rivières de fange noire où les chariots  
 s'embourbent. Les pistons suivent les trottoirs, larges comme des chemins de  
 balais, en planches ou en briques, et qui sont élevés de près d'un mètre.

Voilà dans une fabrique de moissonneuses et de batteuses. Ces machines,  
 destinées à remplacer les bras insuffisants sur ces vastes espaces, sont établies  
 à bon compte au moyen de la vapeur, et vendues très bon marché en comparaison  
 du prix élevé de toutes choses aux Etats-Unis. On m'a dit qu'une seule fabrique  
 n'en décomptait pas moins de sept mille par année. Nos paysans, si arriérés, ne  
 voudraient pas croire à une telle consommation, eux qui réfléchissent trois ans  
 avant de se décider à ne pas défricher un passage pour le convertir en blé ou  
 en prairie, eux qui ne veulent pas de chemin de fer parce que ça coupe les  
 héritages et fait renchéir les denrées. Je leur conseillais de pourrir sur leur sol  
 bétail et de ne jamais venir ici. J'en voudrais cependant voir un dans ces

## INSPIRÉ PEUT-ÊTRE PAR UNE « PATERNITÉ » OCCASIONNELLE CHOPIN COMPOSE A NOHANT SON UNIQUE BERCEUSE

Quand, vers la fin de l'automne 1843, Chopin rentre à Paris après un long séjour à Nohant, il apporte dans ses bagages une esquisse musicale qui deviendra plus tard la Berceuse en ré bémol majeur Opus 57. Or, à cette époque, dans la vie musicale de l'Europe, la **berceuse** pour piano solo était bien rare. L'on peut se demander quel événement avait poussé Chopin à composer dans un genre qui laisse deviner la présence d'enfants, et pourquoi, puisque la pièce lui plut et qu'elle fut bien reçue, il n'en fit pas d'autres. C'est à Nohant qu'il faut chercher l'explication de ce mystère et c'est la correspondance de George Sand qui suggère que la Berceuse doit son inspiration à la petite fille de Pauline Viardot, confiée pour quatre mois à l'écrivain par sa mère.

Pauline Viardot, née Garcia, naquit à Paris en 1821. A dix-huit ans elle débuta comme cantatrice ; à dix-neuf ans elle épousa Louis Viardot, alors directeur du Théâtre des Italiens, et, à vingt ans, elle mit au monde Louise Pauline Marie, dit Louisettes. Musicienne douée, Mme Viardot ne sacrifia pas sa carrière aux instincts maternels ; invitée à participer à une tournée, elle obtint de sa grande amie Mme Sand la promesse de garder Louisettes avec elle pendant la durée de son absence. C'est ainsi que le 12 mars 1843, George Sand, Chopin, l'enfant et sa nourrice partirent pour Nohant. L'on n'y attendait encore, ni Maurice, qui avait vingt ans, ni Solange, qui en avait quatorze. Aucun autre invité n'était prévu, et l'écrivain, le compositeur et la fillette purent vivre dans une exceptionnelle intimité.

Louisettes n'avait alors que dix-sept mois. Très maigre et dépourvue de dents, elle n'en séduisait pas moins par son enjouement et ses moues irrésistibles. « La petite Viardot est charmante et nous amuse beaucoup » écrivit George à sa fille Solange deux semaines après leur arrivée (**Corr. G. Sand**, VI, 160) ; et, le 28 juin, avec plus d'épanchement à Mme Marliani : « Nous l'aimons beaucoup » (**ibid.**, 190). Quand il s'agissait de Louisettes, elle employait fréquemment le nous pour bien montrer que Chopin s'était lui aussi toqué de la petite. Le même jour elle écrivit plus longuement à la mère du petit prodige :

« Elle [Louisettes] est gaie comme un pinson, fraîche comme une rose, babillarde comme une linotte, et douce comme un petit mouton. Jamais je n'ai vu de mioche si bon et si intelligent... Elle jabote le plus drôlement du monde, elle m'appelle maman ne vous en déplaît, et dit « **petit chopin** » à désarmer tous les Chopins de la terre. Aussi Chopin l'adore, et passe sa vie à lui baiser les mains. La jeune personne n'est pas cruelle il faut l'avouer. Elle est d'une insigne coquetterie avec lui, et le compromet ouvertement. Il n'y a pas de grimaces, de gestes comiques, et de singeries qu'elle ne lui fasse à dîner. Toute la séance se passe, quand on a mangé sa soupe, à courir autour de la table avec une **patte de cocotte**, c'est-à-dire un pilon de poulet à la main, Pistolet la suit d'un air tendre, soupirant après l'os qui doit lui revenir, mais elle me l'apporte de préférence, et il faut que j'accepte le cadeau, ou que j'en reçoive des frictions réitérées sur les manches... Enfin, je vous assure qu'elle est adorée, courtisée, et qu'elle ne manque de rien. » (**ibid.**, 162-3).

Bien que nulle lettre connue de Chopin ne fasse allusion à l'enfant, l'enthousiaste témoignage ci-dessus autorise à supposer que d'autres scènes aussi charmantes se déroulèrent entre les parents occasionnels et la babillarde linotte.

L'on imagine notamment ce que parent être, en prélude au coucher du bébé, les cérémonies au cours desquelles « Maman » et « Petit Chopin » étaient invités à prolonger les souhais de bonne nuit, tandis que la bonne de l'enfant faisait appel, pour l'endormir, à tout l'arsenal des berceuses connues. Peut-on rêver plus beau motif d'inspiration, nourri par une tendresse quasi paternelle ?

Réclamée par sa mère le 18 septembre, Louissette lui fut rendue engrainée et pourvue de dents. Le 28 octobre c'est au tour de Chopin de rentrer à Paris et de s'y employer à remanier les compositions, Berceuse comprise, faites à Nohant pendant l'été. Le 2 février 1844 il joue l'œuvre dans un salon mais n'en est pas content ; il continuera à la remanier pendant son séjour suivant à Nohant. Elle sera publiée à Leipzig chez Breitkopf et Haertel en mai 1845 ; à Londres chez Wessel (juin 1845) et à Paris chez Meissonnier (juillet 1845). Le compositeur dédiera l'édition française « à Mlle Elise Gavard, son vieux professeur et ami, F.F. Chopin ».

Plus de Louissette dans la vie quotidienne de Chopin, plus de berceuses. La Berceuse en ré bémol majeur est la seule qu'il ait composée, une perle lyrique, trompeusement simple, qui ouvre de nouvelles perspectives. Il la compléta au temps où il fuyait les concerts publics et ne l'exécuta à la Salle Pleyel que le 16 février 1848, après sa rupture avec George Sand et peu de temps avant son départ pour l'Angleterre. Aussi la joua-t-il en Angleterre et en Ecosse, aux derniers concerts qu'il y donna, avant de mourir à Paris en 1849.

Quant à sa petite muse, la Correspondance nous apprend qu'elle devint Mme Hérítte-Viardot, cantatrice et compositeur elle aussi, et qu'elle mourut en 1918. Nous ne savons toujours pas si la Berceuse fut inspirée par un air berrichon, ou peut-être polonais, ou bien encore si elle surgit du fond de l'imagination créatrice du compositeur.

Ruth JORDAN, avril 1987.

## TÉMOIGNAGES DES CONTEMPORAINS

Dans ses *Souvenirs littéraires*, Maxime Du Camp, ami et compagnon de voyages de Gustave Flaubert, consacre à George Sand presque tout un chapitre. Il évoque d'abord la liaison avec Musset puis tente de dresser d'elle un portrait susceptible peut-être d'intéresser ceux et celles d'entre nous qui n'auraient pas encore eu l'occasion d'en prendre connaissance.

J. GRINBERG-VERGONJEANNE.

Dans la première des *Lettres d'un voyageur*, George Sand a fait son propre portrait en deux lignes : « une âme irritée, sombre et hautaine, avec un caractère indolent, silencieux et calme »<sup>1</sup>. C'est pourquoi elle n'a jamais procédé que par coups de tête, avec une résolution qui semblait subite, mais qui était le résultat de la victoire de l'âme sur le caractère. Je l'ai connue. Lorsque je la vis pour la première fois, elle était bien près d'avoir soixante ans. C'était dans un petit appartement de la rue Racine ; il fallait montrer patte blanche et dire « Shibolet » avant d'être introduit. L'entrée du salon où elle se tenait était gardée par un homme d'assez fâcheuse apparence, de visage maigre, de regard mobile, de mains douteuses. C'était un graveur délabré qu'elle traînait à sa suite et qui semblait exercer autour d'elle une surveillance inquiète<sup>2</sup>. Elle roula une cigarette qu'elle m'offrit, parla fort peu et, me voyant surpris de son silence, elle me dit : « Je ne dis rien parce que je suis bête. » Ceci était excessif ; elle n'était que timide et, comme les gens qui écrivent beaucoup, elle éprouvait quelque charme à se taire. Dans sa robe de « petite soie » puce et ses brodequins faits pour la marche, elle avait l'air d'une bonne bourgeoise, apte aux choses du ménage et ne représentait en rien l'image que l'on pouvait se créer de Lélia. Encoqueluchonnée d'une perruque noire habilement posée, le teint mat, les joues aplaties et les dents trop longues, elle eût paru laide si le regard de ses yeux profonds n'avait rappelé sa beauté d'autrefois.

Je cherchais à retrouver les lignes du portrait que Champmartin<sup>3</sup> a fait d'elle et les délicatesses qu'Eugène Delacroix a mises dans l'esquisse où elle est représentée en homme avec un visage de travers, qui est le fait du peintre et non pas du modèle. Il ne restait plus rien ; tout s'était évanoui au souffle de l'âge, « le pauvre enfant »<sup>4</sup> n'aurait pas reconnu son « grand George » ; elle avait quelque chose d'immobile, comme si elle eût baigné dans une placidité pénétrante qui ne permettait plus aux émotions de la frôler. Il y eut toujours en elle, je crois, une dissonance singulière. Elle avait l'apparence calme, le regard doux, la voix un peu faible ; son aspect était d'un être reposé, pondéré et dont la sérénité est imperturbable : au-dedans d'elle, il y avait des intempérances, des conceptions extraordinaires, le dégoût de l'habitude, la recherche de l'inconnu, la révolte contre l'uniformité de la loi et des usages, l'indignation contre l'infériorité matérielle de son sexe et une absence de scrupules qui livrait carrière aux fantaisies.

On a dû bien souvent se tromper sur son compte, et néanmoins elle s'est montrée supérieure à presque tous les hommes dont elle a subi l'influence. L'histoire de sa vie serait celle de ses romans ; ses transformations furent nom-

breuses ; derrière chacune d'elles il y a un inspirateur ; chacune de ses religions a été le culte d'un dieu nouveau ; son olympe fut très peuplé ; les divinités qui s'y sont pressées à tour de rôle ou simultanément ont été de si pauvres idoles que, sauf deux ou trois exceptions, on ne pourrait les nommer. Ces ombres, que ses illusions avaient animées, sont retournées au néant d'où elle n'aurait pas dû les tirer.

En 1868 — elle avait alors 64 ans — je dînai avec elle en tête-à-tête. Elle avait désiré m'interroger sur un fait qui l'intéressait et nous passâmes la soirée dans le salon d'un restaurant où elle prenait ses repas lorsqu'elle était à Paris <sup>5</sup>. Elle fut très causeuse et plus d'une fois se laissa aller à des confidences que je ne sollicitais pas, car, près d'elle j'étais respectueux, comme il convient de l'être avec les maîtres. Au cours de la conversation, elle me dit : « Toute mon ambition est de posséder 3 000 livres de rentes. » Je fis un bond. « Comment ! vous, George Sand, vous ne les avez pas ! » Elle répondit : « Non ; j'ai gagné beaucoup, beaucoup d'argent, je l'ai dépensé ; j'en aurais gagné davantage, je l'aurais dépensé de même. » Elle eut alors un sourire mâle, où l'orgueil de la domination exercée, le sentiment d'une supériorité acceptée, se mêlaient à une expression de mépris, dont la cause n'était pas difficile à deviner ; elle ajouta : « Je ne regrette rien. » Ce fut un éclair ; mais je compris que, dans certaines occurrences, cette « bonne bourgeoise » devait être terrible.

Ses idées morales étaient en contradiction avec ses idées littéraires. On se rappelle ses romans, ses thèses acerbes contre le mariage et même contre la famille. Parmi les lettres qu'elle m'a écrites j'en retrouve une dont je dois citer un passage. La lettre est du 21 juin 1868 <sup>6</sup>. « ... Il y a beaucoup de nous tous, de ceux de cette époque, dans l'histoire de ces deux amants. C'était le temps où, à force de vivre, le cœur s'épuisait. On a trouvé maintenant plus profitable et plus commode de le supprimer, en attendant une réaction qui amènera une inconnue quelconque dans les destinées humaines. Mariez-vous ; je vous crie que la famille est le port. On vous l'a dit trop tôt, je ne vous le dis pas trop tard. On a l'âge que l'on paraît avoir. Faites un mariage d'amitié pour avoir des enfants. L'amour ne procréé guère. Quand vous verrez devant vous un être que vous aimerez plus que vous-même, vous serez heureux. Mais ce n'est pas la femme que l'on peut aimer plus que soi-même, c'est l'enfant ; c'est l'être innocent, c'est le type divin qui disparaît plus ou moins en grandissant, mais qui durant quelques années nous ramène à la possession d'un idéal sur la terre. »

Elle était de bonne foi en écrivant cette lettre, elle était de bonne foi en écrivant *Lélia*, elle était toujours de bonne foi. Saisie par l'impression du moment, cherchant le bien, faisant le mal <sup>7</sup> et prêchant la vertu, elle n'était point hypocrite. Comme on l'a dit, elle était mobile, et dans chacune des étapes de sa vie elle crut apercevoir le lieu du repos définitif. Quand les peuples soulevés par Pierre l'Ermite partirent pour la Terre sainte, à toute ville que les petits enfants voyaient, ils disaient : « Est-ce là Jérusalem ? » Il en fut ainsi de George Sand. Dans la croisade de sa vie le moindre clocheton qu'elle apercevait lui semblait le Saint-Sépulcre, la place où gisait son dieu ; elle a visité bien des chapelles, et ne l'a point trouvé. « Se conformer » disent les Espagnols ; « s'améliorer » disait Goethe ; celui qui s'appuie sur ces deux préceptes pour conduire son existence peut marcher droit ; faute de les connaître ou de se les approprier <sup>8</sup>, George Sand a décrit bien des zigzags et traversé plus d'un fossé. D'autres y auraient péri ; elle s'est sauvée par l'amour du travail. Jamais manœuvre n'a plus besogné, et ne serait-ce que par cela, elle est respectable ; elle fut un homme de lettres que nulle fatigue n'a découragé. Chaque soir, lorsque les comptes étaient en règle, les bas ravaudés, les ordres



le camp au pied de Washington  
à l'autre côté du Potomac - Août 61

camp du général Mac-Donnell

*La guerre de sécession  
vue au-delà du Potomac*



Les squaws --

Bayfield - 24 août 61

*Les squaws*

donnés pour le lendemain, elle prenait la plume et de sa grosse écriture elle écrivait un nombre de pages déterminé. A l'heure de son labeur, il se développait en elle une force de production dont elle n'avait pas tout à fait conscience ; on eût dit qu'un autre être apparaissait en elle, travaillait et disparaissait dès que la tâche était finie. Elle m'a dit : « Quand je commence un roman, je n'ai aucun plan ; ça s'arrange tout seul pendant que je griffonne et ça devient ce que ça peut. » L'aveu m'a paru sincère et dénote une fécondité prodigieuse.

Maxime DU CAMP,  
**Souvenirs littéraires,**  
Hachette, 1883 (t. II, pp. 351-357).  
Réédité par Balland, 1984 (pp. 244-248).

1. La citation est incomplète, et pourtant ce qu'il faut y ajouter a de l'importance, comme on peut en juger. Après « silencieux », G.S. ajoutait : « ... calme comme l'eau de cette source qui n'a pas un pli à la surface, **mais qu'un grain de sable bouleverse** ». Ce qui revient à dire « pas calme du tout ». Citateur ? non, traître.

2. On a reconnu ce graveur : c'est Manceau. Il avait là son atelier : un graveur peut n'avoir pas les mains impeccables.

3. Du Camp se trompe : on ne connaît pas de portrait de G.S. par ce peintre. Il s'agit de celui de Charpentier.

4. Alfred de Musset.

5. Le restaurant Magny.

6. Il n'y a ici qu'un fragment de cette lettre, qu'on trouvera entière au tome XXI de la **Correspondance** (n° 13699) plus correctement reproduite. Il y aurait beaucoup à dire sur la « contradiction ».

7. Quand on connaît la correspondance de Maxime Du Camp (avec Flaubert en particulier), correspondance où se déploie tant de cynisme et souvent de vulgarité, on se demande s'il est bien qualifié comme professeur de morale pour juger ainsi George Sand.

8. Même remarque : qui connaît G.S. et la suit dans sa correspondance sait bien qu'elle est de ceux qui ont suivi le précepte de Goethe. On aurait pu relever aussi quelques autres expressions indécentes, comme « absence de scrupules », et « manœuvre ».

## MANIFESTATION DU 7 FÉVRIER 1987 AU JARDIN DU LUXEMBOURG

Le 7 février 1987, avant de se réunir pour leur repas annuel dans un restaurant du Quartier Latin, les Amis de George Sand se sont retrouvés auprès de la statue de l'écrivain. Le président de l'association, Georges Lubin, a prononcé l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,

Je vous convie à inaugurer solennellement la statue de George Sand par François Sicard autour de laquelle nous sommes réunis aujourd'hui, avec l'aimable autorisation de la questure du Sénat, sur le territoire duquel elle est érigée. Car elle n'a jamais été vraiment inaugurée. C'est seulement la maquette qui le fut le 1<sup>er</sup> juillet 1904, date anniversaire très exacte de la naissance d'Aurore Dupin : la statue n'était pas achevée, et le calendrier commandait.

Néanmoins on avait bien fait les choses, et sur l'estrade (qui manque aujourd'hui) voisinaient, autour d'Aurore Lauth-Sand et de sa sœur Gabrielle, Paul Meurice, président du Comité du centenaire, Armand Fallières, président du Sénat, promis à de plus hautes fonctions en 1906, le préfet de police Lépine, le savant philologue Michel Bréal, l'archéologue Gaston Boissier, de l'Académie française, Emile Faguet, Samuel Rocheblave, le sénateur Forichon, représentant l'Indre, et bien entendu les orateurs qui allaient prendre successivement la parole : Jules Claretie, de l'Académie française, Henry Marcel, directeur des Beaux-Arts, représentant le ministre de l'Instruction publique et président de la cérémonie, Marcel Prévost, président de la Société des Gens de lettres. Tout autour, comme en fait foi une photographie, beaucoup de dames, coiffées de grands chapeaux à la mode de ce temps-là, aux allures de tricornes et bordés de plumes d'autruche.

Des comptes rendus très complets furent donnés par la presse du lendemain : tout un supplément du **Journal des Débats** par exemple : on y trouve in-extenso les discours de Jules Claretie et de Marcel Prévost, un résumé de celui d'Henry Marcel. Aucune fausse note : tous célébraient et réhabilitaient à qui mieux mieux la femme et la romancière dont la gloire avait subi une éclipse dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Des vers aussi, déclamés par une actrice du Théâtre-Français qui avait connu George Sand. On usait, on abusait peut-être, de la poésie dans les manifestations de cette époque. Qu'ajouterais-je à ces ébauches d'éloquence, à mon tour ? D'ailleurs je pourrais suivre l'exemple du président du comité d'alors, Paul Meurice, qui, en raison de son grand âge (86 ans) ne prit pas la parole. Je pourrais moi aussi, qui approche de ce grand âge, laisser parler les autres orateurs, mais il ne s'en est pas présenté, ni de diseuses d'alexandrins. Ceux d'entre vous qui possèdent l'ouvrage de Wladimir Karénine trouveront au dernier volume un compte rendu de la cérémonie. Je me contenterai de vous signaler deux intermèdes qui me paraissent particulièrement intéressants : après le discours d'Henry Marcel, une énorme couronne de roses, ornée de rubans aux couleurs de la Bohême, fut déposée aux pieds de la statue : c'était un envoi des frères Moraves de Prague, qui n'oubliaient pas l'auteur de **Consuelo**, de la **Comtesse de Rudolstadt**, de **Jean Ziska**, de **Procopé le Grand**.

A la fin de la cérémonie, de manière impromptue ou presque, les assis-

tants eurent droit à une éloquente improvisation (peut-être soigneusement préparée, comme tant d'improvisations) par la féministe Séverine. L'esprit, sinon le texte, en a été recueilli dans une revue. Tirons en quelques passages : « Fille de Théocrite, disciple de Jean-Jacques, mère de toutes celles qui, dans le bruit des jours, la profondeur des crépuscules, la solitude des nuits, la douceur de l'aurore, s'efforcent à traduire, par l'écriture, l'angoisse de l'humanité, voici tes filles qui t'apportent des roses. » [Un peu ronflant, n'est-ce pas, et déclamatoire ? mais c'était l'éloquence de l'époque. La suite vaut mieux.] « Sand fut, en vérité, la première professionnelle... Elle s'affirma, en plus d'une admirable artiste, un probe artisan ; démontra par l'action la puissance de travail du cerveau féminin. Nous la saluons, nous la remercions, pour l'inlassable énergie de son labeur. Et aussi pour ses audaces.

« Cette cérémonie n'est pas seulement une glorification, mais aussi une réparation. Sand nous est chère d'avoir été si cruellement, si longuement, si injustement méconnue et insultée. Le socle de ce monument pourrait être édifié de toutes les pierres dont elle fut lapidée, la révoltée, la réfractaire, en avance sur les préjugés de son temps. ... Et c'est pourquoi tes descendantes, en ce jour, t'apportent leur hommage, ô toi, la Très Glorieuse et la Très Bonne, notre modèle et notre orgueil ! »

Ça ne manquait pas de panache, y compris celui qui flottait délicatement sur les chapeaux de ces dames. Sur la photographie, on voit Séverine déposer aux pieds de la statue, déjà fleurie avec abondance, une gerbe de roses — rouges d'après les témoignages.

Faisons donc comme elle, et déclarons inauguré ce marbre que pour ma part je trouve charmant, qui nous restitue une femme jeune, comme elle était lorsqu'elle venait dans ce même jardin du Luxembourg promener sa fille Solange à l'âge des pâtés de sable. Après avoir pensé à l'auteur d'**Indiana** et de **Valentine**, fascinante, « jeune, traînant tous les cœurs après soi », retournons-nous vers les fenêtres du dernier logement qu'occupa à Paris, tout près d'ici, une autre George Sand, la même, mais au soir de sa vie, d'une vie pleine de contradictions peut-être, mais que je ne me résoudrai jamais à déclarer, comme le faisait André Maurois, « manquée », même s'il ajoutait « manquée comme toute vie. Mais grandement ».

Une vie marquée par tant de générosité et de talent ne peut être manquée, et disons plutôt avec l'ombre de Séverine : « Voici notre hommage, ô toi, la Très glorieuse et la Très bonne, notre modèle et notre orgueil ! »

Georges LUBIN

## MANIFESTATIONS DIVERSES

### AU CENTRE DAVIEL : SAND ET MUSSET

Gorge Sand et Musset. Tel était le thème d'une soirée que la société des Amis d'Honoré de Balzac avait organisée, avec les Amis de George Sand, le 10 février 1987, au Centre Daviel, Paris XIII<sup>e</sup>. Il s'agissait d'attirer l'attention d'un public venu nombreux, sur la parution du roman de George Sand *Elle et Lui* (Ed. de l'Aurore), sur celle du 1<sup>er</sup> tome de la Correspondance de Musset (aux (PUF) et sur celle du tome XXI de la Correspondance de George Sand (Garnier).

Présidée par M. André Bourrin, cette soirée a donné l'occasion de découvrir, grâce à la présentation qui en fut faite par MM. Roger Pierrot et Loïc Chotard, le ton très varié du 1<sup>er</sup> volume des lettres de Musset, Correspondance d'inégal intérêt d'où se détachent les lettres adressées à Mme Jaubert, à Aimée d'Alton ainsi qu'un fameux souper chez Rachel. Quelques lectures nous sont faites de missives brèves, ironiques, légères, bien éloignées du romantisme délirant de l'ère Sand.

Comparé aux deux tomes qui constitueront en tout et pour tout la Correspondance de Musset, le XXI<sup>e</sup> (et non dernier tome) de celle de George Sand offre un monument de généreuse prolixité. Georges Lubin en présente les divers centres d'intérêt tandis que la lecture d'une lettre à Flaubert de 1870 donne une idée de ce que contient de plus achevé cette correspondance des dernières années.

Joseph Barry et Thierry Bodin, respectivement préfacier et présentateur du roman *Elle et Lui*, se sont attachés pour leur part, après un rappel des circonstances de la publication de l'œuvre, à montrer les rapports complexes de la fiction et du vécu (comment la chronologie du roman suit à sa manière les tentatives des amants pour reprendre la vie commune, ce qui est gommé ou transposé par rapport aux données biographiques). L'œuvre qui offre un assez grand nombre d'invéraisemblances et de faiblesses gagne à une présentation aussi brillante qu'érudite.

Mathilde EMBRY

### COLLOQUE A PARIS VIII : LES MANUSCRITS DE GEORGE SAND

Premier colloque consacré aux manuscrits d'une femme, les journées d'études organisées par Béatrice Didier et Jacques Neefs sur le thème Les Manuscrits de George Sand se sont déroulées les 30 et 31 janvier 1987 à l'université Paris VIII-Vincennes à Saint-Denis, sous la présidence de Georges Lubin.

C'est d'abord à l'historique de la constitution des trois grands fonds (Bibliothèque Nationale, Fonds Lovenjoul, Bibliothèque de la Ville de Paris) qu'est dédiée la première matinée. Nul ne pouvait être plus indiqué pour évoquer avec une remarquable aisance les étapes de la constitution du fonds B.N. que M. Roger Pierrot. Très riche « gîte » que celui-là, fait, au fil des ans, de dons et d'achats, à partir du premier don HARRISSE effectué il y a un siècle jusqu'aux achats à Aurore Sand, entre 1951 et 1953, des 12 volumes de romans, des 26 volumes d'agendas et d'autant de carnets, notes, ébauches. Il y eut aussi, à l'occasion des grandes expositions, entre autres dons fameux, le dossier de la correspondance échangée avec Musset offert par Félix Decoré en 1931, celui, par Aristide Briand, du premier manuscrit de roman offert à la B.N., *La Mare au Diable*. L'ensemble a été plus récemment complété par l'achat ou le don des papiers Hetzel, du manuscrit de *Valentine*, des lettres à Papet.

Il appartenait à M. Suffel, longtemps conservateur du fonds Lovenjoul alors à Chantilly, de conter avec une érudition fine et pimentée d'anecdotes, les origines et les tribulations de la riche collection que l'on doit au plus grand rassembleur (belge) qui soit, de manuscrits, lettres, journaux, revues de l'époque romantique. L'éguée à l'Institut puis enrichie en cours de route, la collection est désormais installée 23 quai de Conti et, par fidélité aux souhaits du donateur, réservée aux chercheurs.

Si le vicomte de Spoelbrech de Lovenjoul s'est intéressé à bien des grands écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, sa prédilection allait à Balzac et Sand, ce qui l'amena, commençant à collectionner vers 1870, à rencontrer d'abord George, mais surtout ses divers descendants à qui il acheta de nombreux manuscrits. C'est dans les conditions imposées par ces derniers aux premières publications (coupures), sur leur tentative de détruire des papiers jugés par eux compromettants, de fragmenter les archives que le conservateur livre des détails qui expliquent l'état actuel de certains manuscrits. Dernière héritière après 1909, Aurore Sand vendit par petits lots manuscrits et autographes aux libraires.

L'on doit à la passion du collectionneur, mais aussi à son respect des œuvres, à son inlassable diplomatie auprès de la famille Sand et des librairies, de pouvoir consulter un ensemble étonnant. Georges Lubin voit en Lovenjoul le digne prédécesseur des éditeurs modernes et loue les dons de négociateur prodigués ensuite par M. Suffel auprès d'Aurore Sand.

L'histoire du riche fonds Sand de la Bibliothèque de la Ville de Paris est évoquée par son conservateur, M. Derens. Depuis sa constitution, négociée vers 1953, il n'a cessé de se compléter, par dons et ventes, de manuscrits importants et de lettres. Un ensemble constitué de 600 volumes est groupé dans la salle George Sand. La publication d'un inventaire est envisagée. Georges Lubin souligne que cette bibliothèque est « la plus riche en lettres à la famille et aux familiers ».

Mme Petit-Housty présente à son tour un inventaire des manuscrits de George Sand, aussi bien de ceux des grands fonds que de ceux des collections privées. Inventaire obtenu non sans mal par consultation des meilleures bibliographies et des catalogues d'expositions, difficile à mener totalement à bien en raison de l'extrême discrétion des collectionneurs et du mystère entourant la disparition des textes autographes de **Lélia**, **Autour de la table**, les **Beaux messieurs de Bois-Doré** et la disparition vraisemblable de **la Filleule** et de **la Rêverie à Paris**. La situation des manuscrits de George Sand se complique du fait de l'émiettement de plusieurs œuvres par les bons soins des descendants (24 fragments pour **Consuelo** !).

Georges Lubin signale la réapparition de cinq manuscrits (contes et pièces de théâtre) en 1986, ainsi que le recensement des ventes et des catalogues, effectué depuis 3 ans par la revue **Présence de George Sand**.

C'est un recensement de tous les fonds de lettres connues que présente ensuite Georges Lubin. Outre les grands dépôts déjà cités, il passe en revue tous les autres fonds constitués par les diverses bibliothèques, services d'archives et musées de Paris, de province et de l'étranger, sans compter les lettres qui courent encore, aux mains des « refuseurs absolus » et en exceptant les fausses que certains marchands s'efforcent de lancer sur le marché. Le problème des plumes et des encres, du changement d'écriture de 1856, des divers types de signatures et des copies est envisagé avec une savante précision.

Deux manuscrits sont étudiés. D'abord, par Béatrice Didier, les deux manuscrits lacunaires d'**Histoire de ma vie** qui se trouvent à la B.N. Occasion pour cette excellente connaisseuse de George Sand de tirer de précieuses indications du raturage « de précision ou d'hésitation » de certains passages, relatifs notamment à la filiation de sa grand-mère, à la naissance de l'auteur, à son autoportrait, d'indiquer les suppressions et gommages les plus significatifs (beaucoup sur la vie au couvent). Le critique note des différences si importantes entre le manuscrit et l'imprimé (dont quelques changements appauvrissants) qu'elle imagine qu'il a pu exister un autre état du manuscrit, à moins que les transformations n'aient été effectuées sur épreuves.

C'est sur le manuscrit de **Pauline** qu'a travaillé une autre grande spécialiste de Balzac et de Sand, Nicole Mozet. Texte exceptionnel parce qu'écrit en deux temps (en 1832 et en 1839). Le manuscrit atteste cette rupture d'écriture, témoignage de l'importance du thème (métamorphose d'une femme en artiste) pour l'auteur.

L'étude du manuscrit du **Meunier d'Angibault**, propriété de la reine de Hollande, donne occasion à Françoise Van Rossum-Guyon d'évoquer les difficultés qu'eut l'écrivain à livrer un tel manuscrit à la publication en feuilleton. C'est à partir du manuscrit de **Jeanne** (désormais à la Bibliothèque Nationale) que Mme Simone Vierre montre le travail sur l'écriture effectué par l'auteur, l'élaboration progressive des caractères, ainsi que les contraintes imposées par la forme du feuilleton.

Le même type d'étude est fait par Jean Courier, directeur littéraire des éditions de l'Aurore, à propos des corrections et remaniements opérés sur le manuscrit du **Marquis de Villemér**. L'importance de ces changements, dit-il, fait poser le problème : le brouillon appartient-il au public, et quelle place l'édition moderne doit-elle encore consacrer au travail des érudits, acharnés à lire en sous-main ?

Le colloque s'est terminé par une Table ronde autour de Jean Courier, avec la participation de Georges Lubin, sur le thème **Editer l'œuvre de George Sand**.

Si jusque vers les années quatre-vingt, l'œuvre romanesque publiée s'est surtout limitée aux œuvres « champêtres », les 5 ou 6 dernières années ont vu la multiplication et la diversification des éditions grâce aux P.U.G., aux Editions des Femmes et à la publication en Poche (Marabout, Folio, Livre de poche) de quelques titres marquants, enfin la création des Editions de l'Aurore, maison spécialisée dans la publication des œuvres complètes de George Sand.

Les problèmes posés par cette édition, notamment quand il s'agit d'œuvres jusqu'ici ignorées, sont multiples : légitimité de l'édition critique, moyens d'assurer le dialogue de notre temps avec l'œuvre, problèmes de diffusion.

Les contributions à cet important colloque devant être publiées sous peu, nos adhérents auront intérêt à se procurer ce qui constituera pour eux un important outil de connaissance et de référence.

M.E.

**OASIS-POESIE. GEORGE SAND A MARTEL** : tel était l'intitulé d'une rencontre consacrée à George Sand le 1<sup>er</sup> week end de septembre 1987 par l'association Art et Histoire (siège social Mairie-Palais de la Raymondie, 46600 Martel-en-Quercy).

## PUBLICATIONS SANDIENNES

George SAND, *Correspondance (juin 1866-mai 1968)*, tome XX, édition de Georges Lubin, Garnier, 1985, XV + 942 p.

George SAND, *Correspondance (juin 1868-mars 1870)*, tome XXI, édition de Georges Lubin, Garnier, 1986, XII + 989 p.

Au fur et à mesure que la gigantesque entreprise se poursuit, les inédits s'accumulent (568 complets, 46 partiels sur 804 lettres retrouvées; 645 complets, 47 partiels sur 818 lettres retrouvées) et malgré les déficits (189 et 421 numéros) le lecteur éprouve l'émerveillement de l'explorateur dont l'expédition ne connaît aucun déboire. L'on a dit et redit l'indiscrétion de l'amateur de correspondances, mais la masse des documents est maintenant telle que la frustration du voyeur devant la destruction, les refus de communiquer, les disparitions n'a plus lieu. Que comptent par exemple au tome XX la perte de 8 lettres à Flaubert et de 2 à Hugo, et au XXI<sup>e</sup>, de 5 pour Flaubert et d'une pour Hugo quand tant de massifs se complètent et que G. Lubin vous faire croire que vous savez tout sur vous? Aucun billet n'est indifférent, nous le savons depuis le tome I. Voici des instructions à Jean Bonnet, une recommandation laconique à Sainte-Beuve pour Malvina Blanchecotte, dont l'intéressée est avertie: mais, hypocrite lecteur, vous vous rappelez cette poétesse ouvrière, déjà apparue au tome XVI, tandis que le menuisier gardien de Gargillesse vient seulement de surgir? Plus on avance dans la vie épistolaire de Sand, plus G. Lubin est indispensable. De si exacts renvois de tome à tome, des fichiers si remplis renouvellent telles lettres connues, décryptent les autres et... dispensent le lecteur de pénibles recherches: on sait d'un coup d'œil qui furent précisément Louis Mouchot et Guillaume Guizot dont les noms disaient bien quelque chose... Sand parle à l'un de Montaigne, à l'autre de mousses vénitiennes! S'il y a des abricots à Palaiseau, Jacques Robot — ah! oui! Le serviteur de George et de Manceau — les enverra. Des précisions semblables, que je choisis au hasard, foisonnent, indispensables. Mais que dire de l'humilité et de l'honnêteté de G. Lubin qui, sur épreuves, rectifie une erreur: non pas lettre à E. Plauchut, mais fragment de préface à **Malgré tout!** De cette méthode et de ses fruits aucune lettre n'est, me semble-t-il plus exemplaire que la première du tome XX, datée du 2 juin 1866 à Stanislas Limousin. Un nom si plaisant celait à l'ignorant que je suis et au sandiste que je voudrais être, l'inventeur des cachets et des ballons d'oxygène. Ce savant pharmacien n'avait rien pu pour Manceau, mais il faut payer la note. Je suis désolé que le melon-figue que George destine à Modeste Magny ne soit pas connu des botanistes gastronomes, ni précisées le goût et la marque des cigarettes roses que la romancière reçoit par paquets de cent et qui paraissent la ravir.

Ces ruptures de ton font toute la correspondance sandienne. La note mélancolique apportée en ouverture par le rappel des souffrances de Manceau, se prolonge au long des deux tomes, démarches pour aider la mère et la sœur du « cher ami regretté », mort de F. Pajot par exemple; au passage de quoi frémir: « c'était le seul Berrichon spontané et généreux » et cette élégie à Maurice: « il nous aimait, cela se voyait dans son bonjour, il avait une tête si douce ».

Quel plaisir de lire dans leur contexte les 116 lettres adressées à Flaubert. Elles vérifient que la lettre en dit plus sur son destinataire que sur son rédacteur. La verve, les coups de gueule, les prises de positions, les attendrissements, tout rappelle que Flaubert est visé. Mais l'amitié n'empêche pas les échanges d'arguments, la contradiction sur les questions d'esthétique, de politique, voire de morale. Plus que d'autres, ces lettres comme celles à Dumas ou à Harriette, dans une moindre mesure il est vrai, permettent par les retours en arrière qu'elles exigent le plus souvent, d'embrasser la continuité sandienne dans ce qu'elle a de vivant. De fait pour George Sand, toute lettre est retrouvailles et la contraint à l'auto-analyse. Sand a-t-elle changé? Un fragment de lettre à Viardot qui se dit **brouillé** avec Paris offre un élément de réponse: « Et puis la France, en somme, n'est-ce pas quelque chose et quelqu'un à retrouver ne fut-ce que pour résumer sa propre vie en la voyant se transformer? » Les lettres mesurent ces variations et ces constantes.

Le codicille au testament du 28-8-67, ici révélé, après bien d'autres évocations d'une publication éventuelle que de tome en tome George admet inéluctable (voir par exemple à M.L. de Solms, fin 11-57, tome XIV, ou à Maurice, 27-5-66, tome XIX), donne un quitus définitif à G. Lubin dont l'épistolière ne pourrait révoquer en doute ni la sympathie ni l'équité.

Jamais autant que dans ces deux tomes, la correspondance n'avait montré une **vérité** aussi profonde. Deux exemples seulement pour faire bref: A Victor Considérant qui lui signale une étourderie... lunaire, George Sand adresse des remerciements en écho qui témoignent de l'attention qu'elle a portée au contenu et aux termes employés. Or en quinze lignes (imprimées) elle formule un art poétique: « j'écris pour les simples d'esprit et n'ai rien à vous apprendre », une morale privée: « on peut vouloir garder son moi et respecter les supériorités », un art d'aimer: « vous

avez raison d'en aimer **une**. On ne peut pas aimer autrement » (XXI, 5 octobre 1869). Pour ce « revenant », elle se met en frais comme pour l'ami le plus intime. Mais Considérant a été une célébrité, dira-t-on. A un inconnu, étranger de surcroît, un Allemand, qui lui a écrit dans sa langue, elle n'envoie pas de banalités. Elle lui révèle en quelques mots le fondement de son altruisme : « on ne peut pas être heureux seul ». Elle a écrit **M. Sylvestre** pour faire partager le calme confiant qu'elle acquiert « en vieillissant », réponse anticipatrice à la question même que lui posait son correspondant. G. Lubin souligne à propos du tome XXI combien G. Sand connaît enfin d'apaisement après et dans tant d'orages ou de deuils. La lettre dont je parle est du tome XX (2 septembre 1867) et déjà s'y marque cette sérénité que rien ne crispe plus. Mais si j'ai retenu cette lettre c'est aussi que j'y lis comme l'explication de la redécouverte de George Sand. En publiant sa correspondance, G. Lubin, comme je l'ai dit ailleurs, nous a **rendu** George Sand, parce que pour elle lettres et romans sont les facettes d'une même obsession : répondre présente ou plus simplement : répondre.

Jean-Pierre LACASSAGNE

George Sand, **André**, Editions de l'Aurore, 1987, présentation et notes de Huguette Burine et Michel Gilot.

Est-ce la belle aération typographique, l'illustration raffinée, la richesse foisonnante des pages de présentation, ainsi que les très nombreuses et, pour la plupart, fort remarquables notes dues à deux enseignants de l'université Stendhal de Grenoble, qui ajoutent une nouvelle dimension à un roman trop oublié ? Le fait est que j'ai relu cet **André**-là d'une traite, sans être rebutée par la moindre scorie. Sans doute parce que cette édition critique m'apparaît sans conteste comme une des plus belles réussites des Editions de l'Aurore. Mais aussi parce que, d'une intrigue aussi simple et plus dépouillée encore de péripéties inutiles que celle de **Valentine**, **André** constitue une plus grande réussite stylistique d'ensemble. Tout y est plausible, la mort même y devient « naturelle ». Plus que **Valentine**, **André** s'enracine dans un Berry concret. A quelques rares fantaisies près, la topographie y est fort précise, ce que les présentateurs ont mis en relief avec une savante minutie, grâce à d'innombrables recherches auprès des services d'archives. Le château de Morand a longtemps existé, tout comme demeure la « maison rouge » de La Châtre (ville devenue, pour une fois, la vedette d'une œuvre de G. Sand). Les emprunts au berrichon sont abondants mais trop justes et savoureux pour lasser, jamais entachés d'afféterie sucrée.

En apparence légère, avec son atmosphère florale propre à créer un tournoiement de senteurs et de couleurs, avec la musicalité de sa langue, l'œuvre, terminée au printemps 1834, au cours d'une pause passionnelle entre deux déchirements, est à la fois un hymne à la vie authentique, immédiate, et une romance d'une tristesse douce et profonde. Qui transgresse le code social, dit l'auteur, est condamné, surtout s'il s'agit d'une femme, qu'elle soit prisonnière de ses origines aristocratiques, ou, comme ici, dotée, en tant que grisette, d'une marge, au moins provisoire, de liberté. Liberté étroitement contrôlée et payée cher. Il est interdit à Geneviève d'avoir une délicatesse au-dessus de son état. Le regard porté par l'écrivain sur les hardies artisanes de La Châtre est des plus neufs. Un examen des registres d'état-civil de l'époque permet aux éditeurs de vérifier la justesse de ses vues. Dans une excellente Note de synthèse, Huguette Burine et Michel Gilot regrettent le purisme et parfois la méconnaissance des intentions de George Sand que marquent certaines corrections d'éditeurs, notamment à partir de 1842. **André** et ses commentateurs méritent beaucoup de lecteurs. Les photographies de R. Thuillier contribuent, avec les gravures d'époque, à la beauté de l'ensemble.

Aline ALQUIER

George Sand, **Nanon**, Editions de l'Aurore, 1987 (préface de Nicole Mozet, gravures anciennes et clichés du photographe sandien R. Thuillier).

En 1871 George Sand ne croit plus à un bouleversement politique immédiat. Du moins ne le juge-t-elle pas vraiment souhaitable. Ecrivant après la Commune, elle se méfie de ce qui peut s'apparenter à des déviations révolutionnaires. Mais elle n'en estime pas moins fermement que « le pouvoir appartient légitimement au peuple ». Aussi quatre ans avant sa mort consacre-t-elle un roman qui pourrait avec le recul faire figure de testament politique (roman méconnu de la critique de son temps et désormais à peu près ignoré) à montrer comment ces oubliés de l'histoire que sont les paysans ont conquis, au cours des années révolutionnaires, « un nouveau statut social ».

Il est significatif que la romancière cède la plume à une femme et à la plus déshéritée qui soit, étant fille d'une de nos provinces les plus pauvres, la Marche. L'auteur « prend le parti de la France des campagnes, entièrement méconnue selon elle par les théoriciens révolutionnaires ». C'est Nanon l'orpheline démunie de tout qui parle au nom de cette France-là en se racontant à la première personne. Dans une langue d'une candeur presque toujours préservée elle décrit

la ferveur qui accompagne l'accession à la dignité de la communauté qui l'entoure grâce aux lois révolutionnaires qui permettent aux paysans d'acquérir leur lopin de terre au détriment des propriétés du clergé et des émigrés. Dépassés par les séismes révolutionnaires qui leur parviennent déformés ou estompés, Nanon et ses pareils n'en devinent pas moins que sans la violence dont certains excès peuvent être condamnables, la petite propriété paysanne (source à son tour de conservatisme) ne se serait sans doute jamais développée sur les ruines du droit d'aînesse et du droit féodal.

Enseignante à Paris VII et préfacière de l'ouvrage, Nicole Mozet excelle à montrer l'actualité de ce « document passionnant sur l'immédiat après-Commune, au même titre que le **Quatre-vingt-treize** de Victor Hugo, paru en 1874 ». Elle voit dans l'œuvre « un sursaut contre la tentation du désespoir », un essai de rapprocher la France paysanne « matérielle, invincible » (mais qui ne doit pas oublier à quels événements elle doit d'être sortie de sa sujétion) de la France citadine. La soif d'instruction de Nanon, un peu gargantuesque pour une adolescente de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, reste, ô combien d'actualité en l'année de parution du roman (1872) où plus de 33 % des adultes sont encore tout à fait analphabètes. « Dix ans avant les lois Ferry, constate Nicole Mozet, **Nanon** est déjà un roman profondément ancré dans l'espace mental de la France de la III<sup>e</sup> République, dont l'école primaire sera le grand coryphée ». En saluant la promotion de sa Nanon, George Sand semble entrevoir l'esprit d'entreprise de la femme moderne. Nicole Mozet signale avec pertinence et talent les moments forts de cette épopée, à lire, estime-t-elle, « comme une utopie » « aussi bien que **la Nouvelle Héloïse** ».

A.A.

George Sand, **Lettres d'un voyageur**, traduit par Sacha Rabinovitch et Patricia Thomson. Coll. Penguin Classics. London, Penguin Books, 1987.

Cette traduction, à laquelle on a laissé avec raison son titre français, est la première parue en Angleterre depuis celle de 1847, préfacée par Mazzini. Elle est présentée avec beaucoup d'intelligente compréhension par une sandiste à laquelle nous devons déjà un **George Sand and the Victorians** qui a fait date, Mrs Patricia Thomson (1977).

Ces Lettres, une des œuvres les plus personnelles de G. Sand, qui lui avait gagné l'admiration enthousiaste de Liszt, de Mérimée, de Mazzini, de Charlotte Brontë, d'Elisabeth Barrett (pour n'en citer que quelques-uns), et qui devrait suffire à désarmer ses pires adversaires, est ici traduite avec autant de goût que d'exactitude, autant que j'aie pu le vérifier par sondages sur quelques pages que j'estimais à priori difficiles à rendre, en raison du style inimitable, où coexistent tant de tons divers : leste, dégagé, ironique, éloquent, poétique, satirique, descriptif tour à tour.

Je félicite les éditeurs d'avoir porté leur choix sur ce texte autobiographique certes, mais qui traite de bien autre chose, et où l'on rencontre tant de thèmes romantiques. Quel accueil les descendants des « Victoriens » vont-ils faire aux **Lettres d'un voyageur**, qui ont fasciné au siècle dernier Matthew Arnold, George Eliot, G. H. Lewes et même Thackeray qui n'aimait pas George Sand ?

\*  
\* \*

Le Labousse (Robert). — **Les Pierres Jaumâtres - Creuse**, G. L. Mehun (Cher), Y. Ducourtioux, imprimeur, 1986.

Ouvrage illustré par des reproductions de cartes postales au nombre de 105, pour la plupart anciennes. L'auteur y fait avec agrément l'historique de ce site célèbre qui joue un rôle dans le roman **Jeanne**, et reproduit en outre des documents rares.

## A PARAITRE

Creelius (Kathryn J.). — **Family Romances : G. S.'s early novels**, Bloomington, Indiana University Press.

Glasgow (Janis). — G. S.'s use of myths and symbols in « **Le Géant Yéous** ».  
— G. S.'s multiple appearances in Balzac's « **La Muse du département** ».  
— **Aldo le Rimeur**. G. S.'s spectacle dans un fauteuil.

Goldin (Jeanne). — G. S. et l'homme fatal romantique de **Leone Leoni à l'Uscoque**. [Université de Montréal].

Schwartz (Lucy M.). — Intertextuality, **Valentine** et la **Princesse de Clèves**.

## THESES

Une thèse a été soutenue le 4 novembre à 13 h 30 en Sorbonne par Mireille Bossis : **A la recherche de George Sand : Ecriture romanesque et expression de soi.**

\*  
\* \*

— **A la table de George Sand.** — Sous ce titre alléchant les éditions Flammarion fournissent un lot de recettes culinaires puisées dans les archives de Nohant. Recettes transmises de grand-mère à arrière-petites-filles (on en trouve d'écrites de la main de George, d'autres de celle de sa grand-mère, d'autres de la main de Lina, d'autres, bourrées de talent et de fautes d'orthographe, de mains de cuisinières). Ces recettes illustrées, parfois commentées, ont été essayées par des cuisiniers de métier. La direction de la publication de ce bel ouvrage a été confiée à Mme Ghislaine Bavoillot. L'avant-propos est de Christiane Sand. Et comme il s'agit tout autant de conter un art de vivre qu'un art de bien manger, cet avant-propos est suivi d'une histoire du château puis des portraits des maîtresses de maison successives, de leurs hôtes et de leurs visiteurs. Quelle belle idée à la veille des fêtes de fin d'année !

— Les Editions d'Aujourd'hui republient les **Pages romantiques** de Franz Liszt ; dans cet ouvrage un texte fameux mais introuvable : **Lettre d'un voyageur à George Sand** (coll. Les Introuvables, Plan-de-La-Tour 83120).

— On nous signale une traduction abrégée en américain d'**Histoire de ma vie** que nous n'avons pas vue, par Dan Hofstadter (Harper and Row, 1979). Une traduction complète est en préparation, mais comme elle a été confiée à une cinquantaine de traducteurs, on peut avoir des craintes sur l'unité de style.

— Daniel Beresniak, **Franc-maçonnerie et romantisme**, Chiron, Collection « Janus », 139 p. Panorama des idéologies engendrées par les diverses loges depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et leur interaction avec les thèmes romantiques.

## LES PUBLICATIONS DE NOS MEMBRES

— Joseph Barry, **Versailles**, éd. du Seuil, 1987 (traduction française de l'édition américaine de 1972). Livre de synthèse et de reconstitution, sérieux et malicieux à la fois, où nous retrouvons l'auteur de **George Sand ou le scandale de la liberté** et de **A la française**, avec son humour décapant et une vision très moderne.

## REVUES

— **Romantisme.** — 1986. Nicole Mozet, George Sand. Colloque de Cerisy-la-Salle. 1983.

— **Bulletin de l'Association pour l'Etude du XIX<sup>e</sup> siècle français.** No 5 (avril 1987). Publie le condensé de la conférence faite par Georges Lubin sur **George Sand, les arts plastiques et les artistes** en novembre 1986 à l'Ecole du Louvre.

— **Bulletin de la Société Chateaubriand.** — 1985. H. de Latouche et G. Sand, par Georges Lubin. **Ibid.** — 1986. Chateaubriand et G. Sand, par G. Lubin.

— Nous signalons ici quelques articles récents qui peuvent intéresser nos lecteurs. On trouve de plus amples informations dans la Bibliographie de la **Revue d'histoire littéraire de la France**, publiée par René Rancœur (Année 1985, no 3 de 1986 — Année 1986, no 3 de 1987). Ne sont pas recensés dans la liste ci-dessous les nombreux articles parus dans notre Bulletin et dans **Présence de George Sand**, la belle revue sandienne de **Grenoble** : (no 28 : Journal de Pagello — no 29 : Dossier de **Elle et Lui**).

Bozon-Scalzitti (Y.). — G.S. Le bruit et la musique. **Orbis litterarum** 1986, no 2.

Crecelius (K.J.). — G.S.'s Berry. **Laurels**, Winter 1985-1986.

Daniel (Anna). — G.S. vilaga [L'univers de G.S.]. Budapest, **Europa K.**, 1985.

Holland (C. A.). — Structures of the feminine imagination [Mlle Merquem]. **Dissertations Abstracts International**, vol. 46, no 8, 1986.

Lacassagne (J.P.). — Le révélateur dans les romans de G. S. **Travaux de linguistique et de littérature**, XXIII, 2, 1985.

Lubin (G.). — G. S. et le Bourbonnais. **Cahiers bourbonnais**, 1<sup>er</sup> trim. 1986.

Lubin (G.). — Sur la piste du poète Jan Diaz? *Année balzacienne*, 1987.

Lubin (G.). — G. S. et Marc Dufraisse (suite). *B<sup>in</sup> de l'Histoire de la révolution de 1848...*, no 3, 1987.

Mosele (E.). — Roma e lo stato pontificio nel la *Daniella. Economia e storia*, Verona, 1978, fasc. 2.

Mozet (Nicole). — Signé « le voyageur ». G. S. et l'invention de l'artiste. *Romantisme* no 55, 1987.

Penigault (F.). — G. S. auteur pour enfants dans les pays de langue anglaise, in *L'Enfance et les ouvrages d'éducation*, Univ. de Nantes, janv. 1985.

Powell (David A.). — The modes of music in the works of G. S. *Dissertations Abstracts International*, vol. 46, no 5, 1985.

Rogers (Nancy). — Slavery and metaphore in the writings of G. S. *The French Review*, oct. 1979.

Runset (U. van). — Illuminisme et lumières. *Œuvres et critiques*, X, 1, 1985.

Szabo (Anne). — La figure du savant dans les romans de G. S. *Studia romanica*, Univ. Lajos-Kossuth, Debrecen, 1986.

Yost (G.). — W. Scott and G. S. *Comparative Literary Studies*, Fall 1985.

#### Viennent de paraître :

George SAND, *Correspondance*, t. XXII. Avril 1870-mars 1872. Edition de Georges Lubin. Ed. Garnier. 1 vol. 120×185, 868 pages. Illustrations.

Ce volume couvre une période bien douloureuse pour la patrie : guerre de 1870-71, Commune. La romancière vit les événements en patriote, certes, mais aussi en femme, avec angoisse et déchirement. Avec indignation également devant les souffrances inutiles qu'inflige au pays la continuation d'une guerre perdue d'avance. Et quelle profonde déception ressent-elle à apprendre les atrocités de la guerre civile qui a suivi!

En même temps paraît une réédition du tome 1<sup>er</sup> (1812-1831) qui était épuisé et se trouve donc à nouveau disponible.

George SAND, *Promenades autour d'un village*, suivies du *Journal de Gargillesse*. Préface de Georges Lubin. Collection Monts et Merveilles. Edition Christian Pirot. 1 vol. 135×210, 271 pages. 95 F.

La chronique de Gargillesse, ce charmant village du Bas-Berry qui plut si fort à George Sand qu'elle y fit, après sa découverte en 1857, de fréquents séjours, en compagnie d'Alexandre Manceau. Lequel y devint « propriétaire d'une maison bâtie à pierres sèches, couverte en tuiles et ornée d'un perron à sept marches brutes » que l'on visite toujours, avec l'émouvant petit musée qu'elle abrite.

Cette réédition, dont le texte a été soigneusement revu, se complète du *Journal* rédigé par la romancière à chacun de ses passages. Etablie avec le plus grand soin, elle est illustrée de nombreux dessins, pour la plupart inédits.

### A LA TABLE DE GEORGE SAND

D'Aurore de Saxe à Aurore Sand, cinq générations de femmes exceptionnelles ont marqué Nohant, dont l'âme véritable fut, bien sûr, George Sand. Précieux héritage d'une famille peu ordinaire, cet ouvrage nous convie à la table où George Sand recevait tous ceux, amis et amants, célèbres ou aujourd'hui oubliés, qui surent émouvoir ses sens, son esprit et son cœur. Régionales, comme celle de la « Fromentée » ou du « Galifouty du Berry », raffinées et empreintes d'une saveur toute littéraire comme celle des « Bouchées à la Reine », qui nous vient du grand cuisinier Magny, les 245 recettes inédites qui composent ce recueil, extraites des cahiers des dames de Nohant, sont un témoignage irremplaçable et émouvant d'une cuisine à l'image de son instigatrice : simples et généreuses, pleines de charme et de contradictions, mais toujours authentiques.

L'ouvrage commence par une évocation des tables de Nohant, auxquelles Christiane Sand s'est si souvent assise en compagnie d'Aurore, la petite-fille de George Sand. L'histoire du château de Nohant, par Georges Lubin, nous en ouvre les portes, la galerie des portraits brossés par Christiane Sand nous fait partager la vie de familles, les voix des hôtes célèbres qui, de Chopin à Flaubert, y trouvèrent si longtemps refuge, disent le rythme des jours et l'art de vivre à Nohant. De nombreux extraits de l'œuvre autobiographique de George Sand nous font partager ses soucis et ses plaisirs de maîtresse d'une maison où famille et domestiques se retrouvaient après le dîner sur la scène du petit théâtre. Illustré de documents d'époque et de photos prises spécialement à Nohant au cours de plusieurs reportages, l'ouvrage nous offre le bonheur de vivre à Nohant auprès de George Sand qui y vécut quarante et un ans. Enfant, jeune femme mariée puis séparée, mère et grand-mère attentive, cette singulière personnalité a fait de Nohant un lieu unique où l'on croirait encore entendre, un doux soir d'été, « par la fenêtre entrouverte sur le jardin, arriver des bouffées de la musique de Chopin, mêlées au chant des rossignols et à l'odeur des rosiers ». — Album de 240 pages. — Flammarion, 1987, 320 F.

## LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

### ASSEMBLEE GENERALE DU 26 MARS 1987 RAPPORT MORAL DE L'ANNEE 1986-1987

Nous avons eu une vingtaine d'adhésions nouvelles cette année, ce qui porte à peu près à 225 le nombre d'adhérents inscrits.

Depuis notre dernière Assemblée générale, nous avons organisé un certain nombre d'activités qui, toutes, ont été bien suivies et appréciées :

— Le 25 mai 1986, nous avons visité la Comédie-Française sous la houlette d'une aimable et diserte conférencière. Nous avons pu voir les coulisses, les foyers, les salons et surtout, grâce aux nombreux tableaux, revivre l'histoire de la Maison de Molière où furent jouées plusieurs œuvres de George Sand. La conférencière, voyant notre intérêt pour le XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas hésité à nous donner de nombreux détails. Nous avons été obligés de refuser du monde (la visite étant limitée à 30 personnes) si bien que nous organisons une autre visite pour le 24 mai prochain (1987).

— Le 14 juin, nous avons été invités à Marly-le-Roi par les Amis d'Alexandre Dumas. Nous désirions depuis longtemps organiser une journée commune avec les membres de cette Association, si bien que nous avons répondu avec enthousiasme à l'invitation ainsi libellée : « Alexandre Dumas, père et fils, et leurs amis, invitent George Sand et ses amis à visiter le château de Monte-Cristo. » Guidés avec érudition dans le parc et le château, construit avec magnificence par l'auteur des **Trois Mousquetaires** qui y tenait table ouverte, nous avons ensuite été reçus rue Champflour (même localité) dans la villa de Dumas fils, par Mme Neave, propriétaire actuelle. George Sand y ayant déjeuné une fois, le 3 octobre 1867, Mme Neave nous a accueillis en nous disant : « Vous êtes ici chez vous. C'est Dumas fils qui reçoit George Sand. »

— Le 5 octobre, nous nous sommes retrouvés à Palaiseau dans la villa de George Sand, habitée par nos amis Baumgartner. Nous avons donné dans notre bulletin n° 7 le compte rendu de l'inauguration de la plaque commémorant le séjour de la romancière de 1864 à 1869 et la mort de Manceau le 21 août 1865, ainsi que le texte de la causerie de Georges Lubin. Cette plaque est visible de la rue George-Sand au-dessus du portail de la maison et permet désormais aux habitants de Palaiseau de se souvenir que leur ville abrita pendant cinq ans la dame de Nohant.

— Le 12 novembre a eu lieu notre concert annuel dans les salons du lycée Condorcet, prêtés aimablement par notre vice-présidente, Mme Tauveron. Nous souhaitions spécialement fêter le centenaire de Liszt. La plupart des Amis, qui avaient déjà vu l'exposition qui lui était consacrée au Musée Renan-Scheffer, désiraient que l'Association lui rendit un hommage. Le pianiste Jean-Gabriel Ferlan, Premier Prix du Conservatoire de Budapest, a joué pour nous quelques œuvres parmi les plus célèbres, de celui qui fut l'hôte de Nohant en 1837. Dans l'assistance particulièrement nombreuse, nous avons noté la présence de représentants de diverses associations : Les Amis de Franz Liszt, la Société Chopin de Paris, les Amis de Mozart, les Amis d'André Gide, les Amis de Balzac, etc.

A l'issue de ce concert, nous avons rencontré M. Claude Chailley, Secrétaire général des Amis de Mozart qui souhaitaient organiser avec les Amis de George Sand un week-end à Nohant du 6 au 8 juin 1987.

Je ne voudrais pas terminer le calendrier de l'année 1986 sans mentionner l'importante Conférence Internationale qui s'est tenue à Hofstra University dans l'Etat de New York, du 16 au 18 octobre 1986, pour célébrer le 10<sup>e</sup> anniversaire de l'Association Friends of George Sand. Nous étions invités chaleureusement ; seuls quelques-uns d'entre nous ont pu s'y rendre. C'est notre Président Georges Lubin qui nous a représentés. Parmi les Amis présents à Hofstra, on peut citer Nicole Mozet, Henriette Bessis, Christiane Smeets-Sand, Françoise Van Rossum-Guyon, Mr Yi-Jai-Hi.

En 1986 également, d'importants travaux sur George Sand, fruits de nombreuses années de recherches entreprises par des Amis, membres de l'Association ont fait l'objet de thèses.

— Le 14 novembre, Christian Abbadie soutenait brillamment devant l'Université de Grenoble, une thèse sur **Les Voyages de George Sand en Espagne**, à Madrid (1808) et à Majorque avec Chopin (1838). Cette thèse est riche d'une importante documentation, souvent inédite, sur les séjours de la romancière et présente les collections de dessins exécutés sur place par Maurice Sand.

— En décembre, Anne Chevereau, membre dynamique du Bureau, a présenté un diplôme devant l'École Pratique des Hautes Etudes, intitulé : **George Sand, Du Catholicisme au Protestantisme ?** Anne Chevereau analyse avec minutie l'évolution de la pensée religieuse de la romancière à travers les événements des différentes étapes de sa vie personnelle et familiale. De nombreux documents inédits illustrent cette brillante démonstration qui a valu à son auteur une mention

très honorable et les chaudes félicitations du jury. Nous avons demandé à Anne Chevereau de nous faire prochainement une conférence pour nous présenter son étude.

Les 30 et 31 janvier 1987, les Amis se retrouvaient à l'Université de Paris VIII, à Saint-Denis, pour un colloque organisé par Béatrice Didier et Jacques Neefs, sur **Les Manuscrits de Georges Sand**. Passionnant colloque qui nous a permis d'entendre les communications des sandistes qui avaient travaillé sur les manuscrits de George Sand : Georges Lubin, Béatrice Didier, Nicole Mozet, Françoise Van Rossum-Guyon, Simone Vierne, Jean Courrier. Les Conservateurs des gîtes où se trouvent les manuscrits ont pu en donner un inventaire : Roger Pierrot pour la Bibliothèque Nationale, Jacques Suffel pour le fonds Lovenjoul de Chantilly (qui vient d'être transféré à l'Institut), Jacques Derens pour le fonds de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. Mme Petit-Housty assure le recensement général des manuscrits repérés dans les fonds publics et privés. Les Actes de ce Colloque seront prochainement publiés et proposés aux Amis.

— Le 7 février, les Amis se réunissaient au Jardin du Luxembourg autour de la statue de George Sand exécutée par François Sicard. Georges Lubin a fait pour nous l'historique de cette statue, rappelant que son inauguration n'avait jamais été faite en réalité. Vous trouverez cette amusante histoire dans le prochain numéro de notre Revue. Nous avons donc « inauguré » cette statue nous-mêmes modestement, en déposant un bouquet à ses pieds.

Un repas amical à **La Fourchette Parisienne**, boulevard Saint-Michel, nous a ensuite réunis dans un décor romantique et fleuri. A l'issue du repas, une lecture des lettres écrites pendant la Guerre de 1870 au Prince Jérôme par la romancière, nous a laissé entrevoir l'atmosphère du tome 22 de la **Correspondance** qui doit sortir prochainement.

Il me reste à vous parler de notre Revue. Le numéro 7 a été publié dans le dernier trimestre 1986 et nous a valu des compliments. Nous préparons actuellement le numéro 8 (je rappelle que notre revue est annuelle) qui sera plus spécialement consacré à **George Sand et l'Amérique**. Nous avons demandé à l'Association « Friends of George Sand » de bien vouloir collaborer avec nous.

Nous avons eu à cœur, tout au long de cette année, d'organiser chaque mois une activité pour les Amis de la région parisienne. Cela peut paraître beaucoup pour certains, mais pour qu'une Association soit vivante, il est nécessaire que les rencontres soient fréquentes, et intellectuellement enrichissantes. Tous les Amis, même ceux de province et de l'étranger sont régulièrement informés de nos activités et reçoivent des convocations, même si nous savons qu'ils ne peuvent pas être présents. Cela représente un gros travail d'expédition pour les membres du Bureau, mais sachez que cela se fait en équipe, et je veux tout particulièrement remercier Anne Chevereau et Mizou Baumgartner qui assument un gros travail matériel.

Bernadette CHOVELON

Ce rapport moral a été précédé d'une conférence de Georges Lubin sur **George Sand, les arts plastiques et les artistes**.

**Projets pour l'année prochaine :**

- conférence d'Anne Chevereau (voir rapport moral),
- concert Chopin pour le cent cinquantième anniversaire de la liaison Chopin-Sand et du voyage à Majorque,
- peut-être organisation d'un voyage à Majorque,
- colloque George Sand à La Châtre en 1988,
- rencontre avec les Amis de Chateaubriand pour une visite de la Vallée-aux-Loups.

**Présents à l'Assemblée générale :** Mmes Alquier, Baumgartner, Chaintron, Chassignet, Chevereau, Chovelon, Béatrice Didier, Eutrope, Kell, Laissus, Macquart, M.-P. Rambaud, Riché, Sourduillat, Tauveron, Yuen. MM. J. Barry, Bonicel, Chevereau, et notre président Georges Lubin.

**S'étaient excusés et avaient envoyé leur pouvoir :** Mmes Abbadie, Amiot, Becquey, Beswick, Buyser, Chambaz-Bertrand, Chauve, Crétoux, Dupont, Frébault, Girard, Grinberg, Laviron, Léauté, Lhopital, Lognone, M.-G. Lubin, de Miramon, Nilles, Parmentier, Prault, Quincerot, Roy, Spiteri, Viaud, et Mme Van de Woorde, directrice du Foyer des Lycéennes qui avait mis aimablement à notre disposition la salle George-Sand. MM. Abbadie, Boyer, Brunaud, Carriat, Chatain, Chevallier, Delobelle, J.-H. Donnard, Jean Gaulmier, Gauthier, Grisot-Gouron, Lanote, Lerale, Leduc-Adine, Bernard Lubin, Marillier, Noël, Nonin, Parmentier, Renon, Vendeuve.

La séance a été levée à 19 h 45.

**BILAN AU 31 DECEMBRE 1986**

**RECETTES**

Résultat exercice 85 1 611,51  
Subvention Centre National des Lettres 5 000,00  
Subvention Ville de Paris 5 000,00

**DEPENSES**

Secrétariat et P.T.T. 4 383,05  
Manifestations (concert) 2 500,00

Virement reliquat compte « hommage à G. Lubin »	2 877,96
Ventes revues	1 574,86
Cotisations	13 730,00
<b>Total</b>	<b>29 794,33</b>

Erreur calcul change remboursé au C.L.	1 448,69
Bulletin n° 7	11 609,50
Résultat de l'exercice	9 853,09
<b>Total</b>	<b>29 794,33</b>

**TRESORERIE**

Banque	9 328,79
C.C.P.	12 565,21
	21 894,00
au 31-12-85	12 040,91
	9 853,09

**BILAN PREVISIONNEL 1987**

**RECETTES**

Résultat exercice 1988	9 853,09
Subventions (?)	10 000,00
Manifestations	5 000,00
Cotisations	15 000,00

**DEPENSES**

Secrétariat et P.T.T.	4 500,00
Bulletin n° 8	12 000,00
Manifestations	5 000,00

La trésorière H. KELL

## NÉCROLOGIE

C'est une grande perte qu'ont faite les sandistes au cours de l'été. Thérèse Marix-Spire s'est éteinte le 14 août, dans sa quatre-vingt-dixième année. Une double formation musicale et littéraire lui avait permis d'acquérir une compétence qui devait faire merveille dans des domaines mal explorés et l'amener à redresser beaucoup d'idées toutes faites. Elle avait le goût de la recherche, le don de l'exposition, une sensibilité d'artiste innée, et avait acquis une grande connaissance de l'époque romantique, de ses écrivains et de ses compositeurs. Je fus témoin de la façon brillante dont elle soutint en Sorbonne la thèse de doctorat, résultat de vingt ans de recherches, qui devait être le riche terreau où fleurirent après 1955 ses grandes publications : **Les Romantiques et la Musique : Le cas de George Sand (1804-1838)** puis **Lettres inédites de George Sand et de Pauline Viardot**, ouvrages irremplaçables, bourrés de documentation et d'idées. Et **neufs**, car une grande partie provenait de sources non explorées avant elle.

Elle avait nourri de plus grandes ambitions, ce dont témoigne le sur-titre du premier ouvrage, et il est certain que sans la guerre et l'exil (forcé) aux Etats-Unis, une fresque plus complète sur les romantiques dans leurs rapports avec la musique aurait vu le jour. Mais les sandistes lui auront toujours une grande reconnaissance pour leur avoir laissé tant de révélations inédites sur George Sand, sur Pauline Viardot, sur leur entourage.

C'était une des femmes les plus cultivées que j'ai connues, que de grands érudits disparus (Marcel Bouteren, Jean Pommier, Pierre Moreau, Jean Bonnerot) tenaient en haute estime, et venaient souvent consulter dans son bureau de conservateur à la bibliothèque de la Sorbonne.

Elle repose à Avaray (Loir-et-Cher) auprès de son mari, le grand poète André Spire.

G. L.

\*  
\* \*

Louis Bouquet, qui faisait partie des Amis de George Sand depuis quelques années, nous a quittés le 24 septembre, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Diplômé de l'Ecole supérieure d'électricité, licencié ès-sciences, il était en même temps écrivain et poète, et il a laissé plusieurs petits recueils, dont **Poèmes de l'attente**, **Crépuscules**, **Eclaircies**, **Poussières d'âmes**, d'une inspiration élevée, avec une maîtrise toujours plus affirmée de son instrument. Il était chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Ordre national du Mérite, Commandeur des Palmes académiques. La maladie ne lui permettait pas, dans ces années dernières, d'assister souvent à nos réunions, mais il continuait à s'intéresser à nos activités.

Sans jamais nous perdre de vue (sauf pendant la guerre qui le retint plus longtemps que moi dans un camp de prisonniers), nous nous étions connus au matin de nos vies, dans un petit bourg berrichon traversé par une route qui conduisait à Nohant. J'étais certainement son ami le plus ancien.

G. L.

**Prix de l'Académie française :**

- Le Grand Prix de Poésie est attribué à René Tavernier, président du P.E.N. Club français, pour l'ensemble de son œuvre.
- Le Prix Roland de Jouvenel couronne l'excellent **Molière** de notre amie Francine Mallet (Grasset, éditeur).

**Prix du P.E.N. Club français :**

Le prix pour 1987 a été décerné à Georges Lubin au cours d'un dîner à la tour Eiffel le 22 juin.

**Diplôme de l'Ecole pratique des Hautes Etudes :**

Mme Anne Chevereau a obtenu le diplôme de la V<sup>e</sup> section (sciences religieuses) pour son diplôme **George Sand — Du catholicisme au protestantisme?** (Directeur : M. Jean Bauberot. Rapporteurs : Georges Lubin, Emile Poulat, Bernard Roussel.)

**EDITIONS DE L'AURORE**  
4, boulevard des Alpes  
B.P. 19 - 38241 MEYLAN Cedex

Collection « LES ŒUVRES DE GEORGE SAND »

- GEORGE SAND - Biographie par Pierre Salomon, 276 p. Nombreux portraits.  
84 F.
- TAMARIS, présenté par Georges Lubin, 226 p. Dessins de Maurice Sand. 82 F.
- CONSUELO - LA COMTESSE DE RUDOLSTADT, édition présentée et annotée par Simone Vierne et René Bourgeois, richement illustrée (Canaletto, Dürer, Hugo, Marieschi), 3 forts volumes de 450 p environ. I : 95 F - II : 92 F - III : 94 F.
- HORACE, Préface, notes et variantes de Nicole Courrier et Thierry Bodin, dessins et croquis de Delacroix, 395 p. 80 F.
- LE PÉCHÉ DE MONSIEUR ANTOINE, présenté et annoté par Jean-Hervé Donnard et Jean Courrier ; clichés de Robert Thuillier ; gravures de Grandsire, Tony Johannot et Maurice Sand ; 416 p. 83 F.
- CONTES D'UNE GRAND-MERE - 1<sup>re</sup> série ; présenté par Philippe Berthier, dessins originaux de Roland Figuière, 320 p. 80 F.
- CONTES D'UNE GRAND-MERE - 2<sup>e</sup> série ; présenté par Philippe Berthier ; collaboration exceptionnelle de Christiane Smeet-Sand pour quatre contes, 208 p. 58 F.
- LE CHATEAU DES DESERTES, présenté et annoté par Joseph-Marc Bailbé, illustrations de Maurice Sand, extraites de **Masques et Bouffons**, 192 p. 82 F.
- UN HIVER A MAJORQUE, texte établi et commenté par Jean Mallion et Pierre Salomon, illustrations de George Sand, Maurice Sand, J.B. Laurens, 216 p. 87 F.
- JEANNE, préfacé par Simone Vierne, dessins de Tony Johannot, clichés de Robert Thuillier, 320 p. 98 F.
- ELLE ET LUI, texte établi par Thierry Bodin, préfacé par Joseph Barry ; dessins de Musset, 230 p. 95 F.
- NANON, texte présenté par Nicole Mozet ; gravures anciennes et clichés R. Thuillier, 260 p. 98 F.
- ANDRÉ, préface de Huguette Burine et Michel Gilot ; gravures anciennes et photos R. Thuillier, 248 p. 97 F.

Prochains volumes à paraître :

- Lélia** (Préface de Béatrice Didier).  
**Valentine** (Préface de Aline Alquier).  
**Jean de la Roche** (Préface de Claude Tricotel).  
**Le Marquis de Villemer** (Préface de Jean Courrier).  
**Teverino** (Préface de Marie-Jacques Hoog).  
**L'Uscoque** (Préface de Thierry Bodin).

109 ouvrages sont programmés dans cette collection.

Copyright © 1987 Les Amis de George Sand